

ESSAI : **2025 / C. CLIVAZ / UNIFRIBOURG**

MÉTAPHORES / REPRÉSENTATIONS COLLECTIVES / SCHÉMAS MENTAUX / BEAUTÉ /

COSMOLOGIE / ESTHÉTIQUE / PHILOSOPHIE / HOLISME

68 PAGES

La beauté à fleur de peau

Dr Clara CLIVAZ-CHARVET / Chercheuse associée

Institut de Linguistique française / Département de Français / Université de Fribourg
(Suisse)

Résumé

L'image de soi n'a jamais été autant observée et le marché des cosmétiques ne cesse de s'accroître. L'intensification de cette quête vers un idéal de beauté et de bonheur semble aller de pair avec un sentiment de mal-être pouvant aboutir à la destruction de l'estime de soi et au suicide. Nous avons voulu comprendre les raisons intimes de ce paradoxe en nous focalisant sur une beauté physique, telle que nous la vendent les publicitaires ou les réseaux sociaux. Nous dégageons de la sorte six visages d'une beauté ambiguë, six portraits à fleur de peau relatant un histoire complexe et des rapports au corps symptomatiques des maux et aspirations de notre société.

Table des matières

<i>Liminaire</i>	3
1. CADRE DÉFINITOIRE	4
1.1 Les deux visages de la beauté	4
1.2 Le beaux sexe	8
2. LES SIX FACES DE LA BEAUTÉ PHYSIQUE	9
2.1 Histoires de corps	9
2.1.1 Un esprit sain dans un corps sain	10
2.1.2 L'HOMME-MICROCOSME	12
2.1.3 La Beauté, reflet du statut social	15
2.1.4 Beauté naturelle VS beauté artificielle	19
2.1.5 Laideur, monstruosité et monstration	21
2.2 Le blanc, le pur et la senteur	24
2.2.1 Pure blancheur	24
2.2.2 Odeur de sainteté et parfums envoûtants	28
2.3 Deux visions de la grosseur	31
2.3.1 Le bons gras	31
2.3.2 Haro sur les gros	35
2.4 La naissance de la silhouette	41
2.4.1 Un nouveau regard	41
2.4.2 Des savants et des formes	44
2.4.3 Ça presse ...	47
2.5 Tatouages et identités	50
2.5.1 Des marqueurs d'appartenance et d'identification	50
2.5.2 Une quête de reconnaissance	53
2.5.3 Un phénomène de société	55
2.6 Bodmod et 3 ^e millénaire	57
3. CONCLUSION	59
<i>Bibliographie</i>	65

Liminaires

Tapez «beauté» sur un moteur de recherche et vous verrez apparaître une pléiade d'instituts de beauté et autres sites concernant les soins du corps et de bien-être. Le marché mondial de la beauté ne cesse d'ailleurs de progresser, avec une croissance d'environ 10% en 2023¹. A l'heure du commerce en ligne et des influenceurs.euses se positionnant surtout dans ce secteur, nous avons voulu savoir ce que signifie - encore - ce concept.

Pour ce faire, nous entamons notre enquête par la délimitation d'un cadre définitoire, à la fois lexical et historique, aux origines de cette «beauté». Par la suite, nous proposons six regards différents concernant le corps, dans son acception physique. Ce positionnement, à fleur de peau, tente ainsi de s'éloigner de considérations morales ou religieuses, en ne s'intéressant qu'à l'extériorité visuelle, à l'aspect d'un individu. Les beaux-arts, la philosophie, tout comme les apparats liés au corps sont dès lors exclus de notre sujet d'étude; point de bijoux, d'accessoires, d'habits ou de nudité donc, mais une focalisation toute entière sur ce derme, une introspection à la frontière entre soi et le monde.

¹ Ce marché devrait atteindre plus de 600 milliards de dollars au niveau mondial en 2030 : <https://www.thebeautyanalyst.fr/post/marche-mondial-de-la-beaute-quelles-tendances-et-perspectives-pour-les-quatre-prochaines-annees/> et <https://fr.fashionnetwork.com/news/En-2031-le-marche-mondial-des-cosmetiques-pesera-200-milliards-de-dollars-de-plus-qu-aujourd-hui,1547097.html>.

1. CADRE DÉFINITOIRE

Avant de s'intéresser à cette beauté corporelle, nous dessinons un cadre référentiel dans lequel s'inscrit notre sujet d'étude (1.1), comprenant également un axe diachronique indispensable à sa compréhension (1.2).

1.1 Les deux visages de la beauté

Quel que soit l'angle de recherche, la «beauté» présente deux visages, l'un psychique et l'autre physique, tous deux profondément subjectifs. Ainsi la définition du dictionnaire de l'Académie française :

«n. f. Qualité de ce qui est beau. Il se dit en général de ce qui touche et charme les sens, l'esprit, l'âme, de ce qui est excellent en son genre»,

concerne une émotion, «touchant à la fois les sens, l'esprit et l'âme» dans une trinité judéo-chrétienne teintée de «charme», *i.e* de magie. Nous retrouvons cette scission dans la plupart des glossaires ou lexiques, comme dans le CNRTL² qui positionne en première entrée l'acception métaphysique [la beauté comme valeur universelle], avant de présenter celle physique [la beauté comme valeur esthétique].

Et aucun essai, aucun livre même sacré, ne semble faillir à cette distinction; ainsi, les propos attribués à Dieu dans le nouveau testament ne portent jamais sur l'apparence, sur l'aspect extérieur d'une personne, mais sur son cœur, son âme et son intérriorité. De la même manière, la beauté physique de Marie, mère du Christ, n'est jamais mentionnée et les rares propos traitant de ce sujet le sont afin de rappeler la préséance d'une beauté spirituelle :

«Vous les femmes, soyez soumises à votre mari, pour que, même si certains refusent d'obéir à la parole de Dieu, ils soient gagnés par la conduite de leur femme et non par des paroles, en ouvrant les yeux devant votre attitude pure et pleine de respect. Votre beauté ne doit pas être extérieure : coiffure compliquée, bijoux en or, robes trop élégantes. Elle doit être cachée à l'intérieur de vous-mêmes. Un cœur doux et calme, voilà la beauté qui a beaucoup de valeur pour Dieu, et elle ne disparaît pas.» (Epître de St Pierre apôtre 3 : 3-4)

Cette quête de Dieu est également celle de nos origines, la connaissance de notre monde et, plus largement, de ce que nous nommons «réalité». A l'instar de Socrate et de Platon, **la recherche du Beau, du Bien et/ou du Bon est celle de l'Immatérialité, de l'Inintelligibilité, d'une Dimension transcendant la condition humaine.** De la sorte

² Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, entrée «beauté».

«l'idée platonicienne de la beauté artistique comme mimésis ne doit pas être envisagée seulement comme un concept esthétique» (OBADIA, 2013 : 189), mais bien comme une tentative de se rapprocher d'une beauté archétypale, d'une essence première, d'une singularité. Les «objets» sensibles - perçus par les sens - ne sont ainsi que des ombres, des reflets d'une catégorie propre, dont notre esprit borné et limité ne peut saisir que de vagues formes ou figures. Contrairement à une tendance affirmant «le déclin des idéaux et la mise à mort du vrai, du beau, du juste et du bien» (DUFOUR, 2018), nous pensons que l'épistémé issu de la physique quantique n'a jamais autant permis de libérer l'Homme de ses chaînes afin de se diriger vers la sortie de la caverne. La contemplation du Beau, par les arts, le langage, les nombres, etc., fait désormais partie intégrante du développement des connaissances et des Sa-Voirs scientifiques, à tel point que de nombreux chercheurs incluent ce sentiment de beauté, de ravissement - au sens premier - qui permet le transport, l'élévation vers un autre niveau de conscience³.

Les multiples synonymes de «beau⁴» démontrent d'ailleurs le caractère polymorphe d'une abstraction difficilement imaginable, parlant davantage au cœur qu'à l'esprit, à l'inconscient qu'au dicible. De la même manière, les étymons varient considérablement d'une langue à l'autre⁵ et **cette idée du beau, incluant le bien et le bon, perdure jusqu'à nos jours :**

«La parenté étymologique entre les notions de «beau», «bon» et «bien», sensible en latin, continue d'éclairer la structure sémantique de bel, beau en français. Dès les premiers textes, le mot qualifie ce qui plaît aux yeux, en parlant d'un être, d'une chose, d'un phénomène naturel, d'un mouvement.⁶» (Dictionnaire A. Rey, 2020 : entrée «beau», 345)

La mise en exergue de certains sèmes relatifs au «beau», à la «beauté» permet de mieux apprécier le paysage mental associé à un certain modèle, à un idéal - un idéal - de perfection. Nous précisons que cette visualisation n'est point exhaustive mais sert uniquement à la monstration d'**un concept toujours pensé comme une abstraction méliorative, soit en termes de qualité, soit en termes de quantité.**

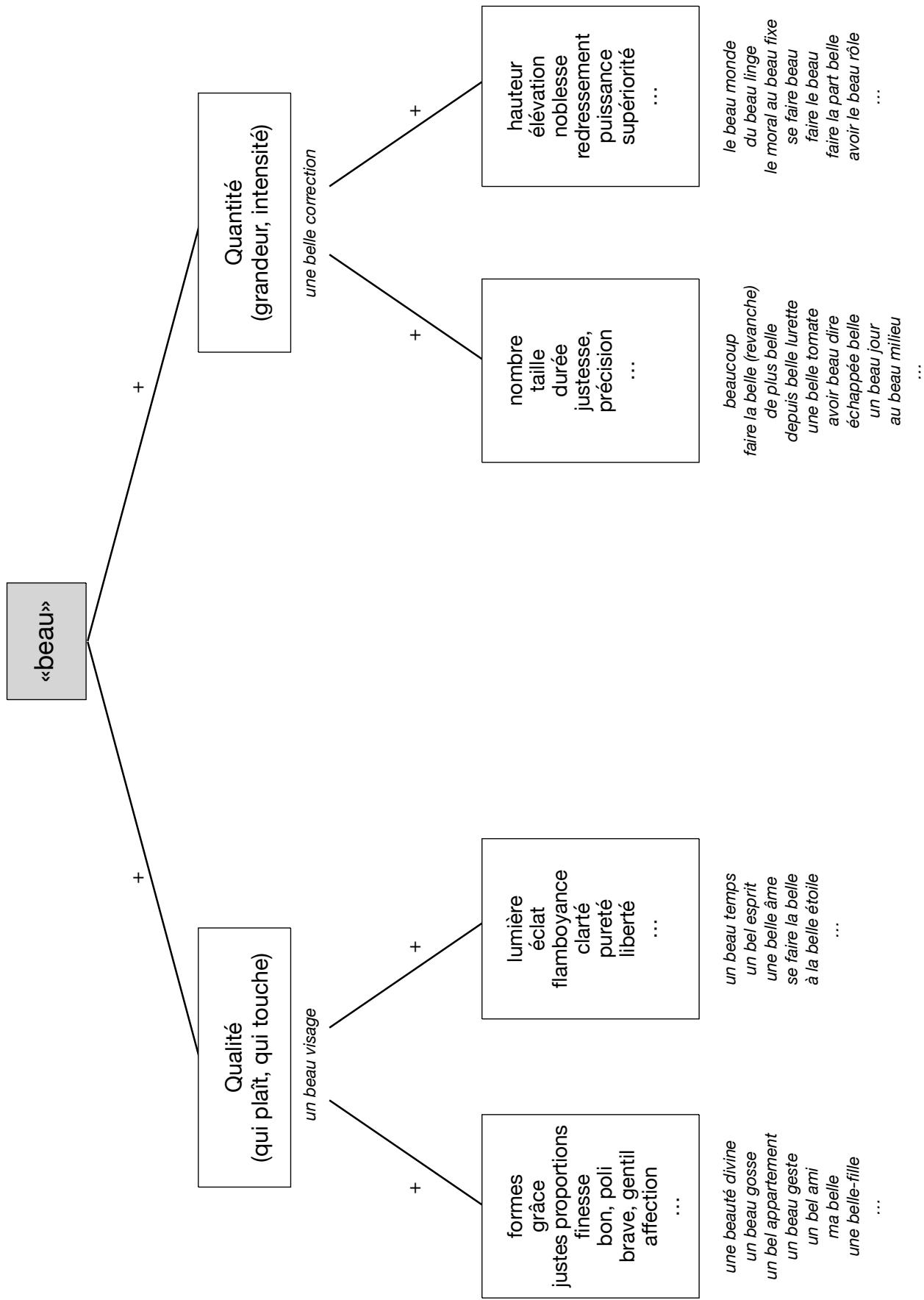
³ C'est le cas notamment pour Roger Penrose qui s'inspire de la philosophie de Platon et de la dualité entre le monde des formes et celui des Idées afin de penser un Univers mathématique absolu.

⁴ Le Petit Robert de 1967 proposait déjà, dans une première acceptation, cette vingtaine de synonymes : «charmant, délicieux, éblouissant, éclatant, enchanteur, exquis, gracieux, harmonieux, joli, magnifique, majestueux, merveilleux, mignon, ravissant, splendide, superbe, pittoresque, fastueux, somptueux, artistique, esthétique», encore suivie de nombreuses variations, le nombre de ces synonymes ayant encore enflé de nos jours pour atteindre plusieurs centaines sur les sites consacrés, <https://www.synonymo.fr/synonyme/beau>.

⁵ Comme par exemple pour l'allemand *schön* (scōni), *kalli* pour le grec (comme dans calligramme), *nfr* pour l'égyptien (comme dans Nefertiti), *güzel* en turc, etc.

⁶ De plus, le bien et le beau se confondent souvent, comme dans les expressions représentant *la belle-famille* (*beau-père, beau-fils, etc.*) celle qu'on aime bien, qui va partager la vie d'un être cher, ou dans *tout biau*, pour tout bien, c'est *beau vrai*, pour c'est bien vrai, *bel et bien*, etc.

Champ sémantique de «beau», «bel», «belle», «beauté»



Différents sèmes sont tour à tour engagés, comme celui de hauteur, lorsque *le chien fait le beau* et qu'il se redresse sur ses pattes arrière, que *le moral est au beau fixe*, i.e. à un haut niveau ou que *le beau monde* est synonyme de noblesse et de classe sociale élevée. La quantité prime également lorsqu'il s'agit d'une itération, comme dans les expressions associant le verbe avoir à un autre verbe à l'infinitif dont l'action se trouve répétée par l'adverbe «beau» (comme dans *avoir beau faire*, *avoir beau mentir*, *avoir beau croire*, etc.) ou d'une mesure de temps (*un beau matin*, i.e. un matin précisément, en particulier; *de plus belle*, i.e. encore) ou de lieu (*au beau cœur de la ville*, i.e. en son centre). Les sèmes de qualités ne sont pas en reste, soit physiques (*un beau tableau*, *une belle table*), soit morales (*une belle âme*, *un beau joueur*).

Notons également que ces quelques catégories bien incomplètes ne sont pas étanches et qu'une même expression peut s'entendre à différents niveaux. Ainsi, *une belle tomate* peut être comprise comme un tomate de belle qualité, bien rouge, juteuse, ferme, etc. mais également de belle grandeur, grosse, dodue, etc. Il en va de même pour *un bel étalon*, pouvant tour à tour activer des sèmes de pureté, de grandeur, d'harmonie, de puissance reproductrice, de vitesse, de noblesse, de vitalité, d'intelligence, de prospérité... dans une explosion sémantique propice à des analogies riches et porteuses de sens.

Autre signe de l'intensité des développements cognitifs permis par ce concept multiple, celui de se prêter à toutes les figures de styles, dans une souplesse remarquable. La métaphore du *bel étalon* transpose ainsi aisément l'animal d'écurie en homme plaisant et sexuellement très performant, la métonymie accorde les beautés physiques de *La Belle* à toutes celles morales dans un rapport d'inclusion et de généralisation, et les oxymores s'y rapportant sont toujours relativement faciles à décoder - comme dans *une belle souffrance* ou *un bel escroc*⁷ -, tant la beauté peut se lire à tous les niveaux des composants de l'Univers.

Néanmoins, si nous devions choisir parmi tous les sèmes activés celui qui semble le mieux représenter le Beau, nous choisirions celui de **la juste mesure, de l'équilibre, d'une place parfaite, d'un point axial reliant les contraires**. Ce sentiment de paix et de quiétude permet le déploiement d'un imaginaire infini - au centre des possibles -, l'embellissement et la contemplation comme dans *une belle mer* (le calme d'une surface plane et d'un horizon lointain) ou *une belle mort* (sereine, à la fin de son temps).

⁷ Selon les codes référentiels, les savoirs ou les émotions, *une belle souffrance* peut être comprise comme une douleur porteuse de sacrifice et de rédemption, *un bel escroc*, comme un grand voleur, capable de finesse, etc.

1.2 Le beau sexe

La beauté visible sert ainsi de modèle à l'apprentissage d'une beauté invisible; tel le pâle reflet d'un Absolu sur un miroir à double face, la beauté charnelle marque le point de départ d'une Transcendance dans un éloge de la beauté biblique, générésiaque :

«Dieu dit : «Que la lumière soit» et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était belle / bonne⁸, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. [...] Dieu vit que cela était bon, beau.» (Genèse 1:1 à 2:4)

La bonté et la beauté font ainsi partie intégrante de toutes les créations divines, y compris de l'Homme, créées par Dieu à son image. **La femme, tout particulièrement, incarne cette Beauté universelle**, celle qui donne Vie, celle de la Mère, celle de l'Amour filial inconditionné, laissant à l'homme la force et la puissance protectrices. De nos jours encore, certains dictionnaires insistent sur cette catégorisation :

«Beau : du latin *bellus*, diminutif familier de *bonus*, «joli», «gracieux», «charmant», qualifiant surtout les femmes et les enfants; a éliminé *pulcher* et *decorus*, qui désignaient la beauté plus grave, moins affective [...].» (Dictionnaire Larousse en ligne).

La femme et son enfant sont ainsi beaux dans ce qu'une relation peut avoir de plus pure, de vrai, de meilleur. L'accessoire des figures physiques révèle ainsi l'Essentiel, la contemplation et la compréhension du sensible devant éléver l'Âme à un niveau supérieur d'Intelligibilité, de Perfection portée à son plus haut point d'achèvement. Le sexe faible est surtout beau, tandis que cet adjectif qualifie des hommes féminisés, en manque de virilité, à l'instar du bel Apollon. Les Grâces romaines - ou les Charités grecques - sont ainsi «naturellement» des déesses personnifiant la Vie, la Beauté, la Fécondité, tout comme Vénus - Aphrodite -, Isis et Hathor (Egypte antique), Ishtar (Babylone), etc.

Il est également logique que la recherche d'une beauté physique, faisant l'objet d'un culte égocentrique stérile, soit toujours décriée et mène à un châtiment. Il en est ainsi pour la belle Hélène, dont la beauté fut à l'origine de la guerre de Troie, de Callisto - i.e. la plus belle - violée par Zeus et métamorphosée en Grande Ourse, de Narcisse, se noyant dans son propre reflet ou, à l'époque contemporaine, d'influenceuses comme l'indienne Misha Agrawal se donnant la mort à l'âge de 24 ans parce que ses contenus «beauté» sur Instagram n'affichaient pas le nombre de *followers* désiré.

⁸ La Septante, en traduisant l'hébreu *tôv* (bon), par le grec *kalos* (beau), mit en valeur une dimension esthétique de la Genèse et de la Gloire de Dieu.

D'une manière générale, toutes vanités, *i.e.* recherche d'une beauté et d'une reconnaissance physiques vaines et fuites, ont toujours été condamnées et un certain mépris du corps physique prôné par le christianisme; jusqu'au diable dont la beauté séductrice⁹ (la beauté du diable, 62) est porteuse de danger et de damnation éternelle.

2. LES SIX FACES DE LA BEAUTÉ PHYSIQUE

Il peut paraître étonnant qu'après de tels propos, positionnant la beauté morale ou spirituelle bien au-delà de celle physique, dans une suprématie incontestée et incontestable, nous nous intéressions justement à cet ersatz de beauté universelle qu'est le corps humain. C'est que nos fonctions, notamment au contact d'enfants et d'adolescents, nous permettent d'observer des tendances, à chaque année nouvelle, qui méritent une réflexion plus approfondie. Comme à notre accoutumée, les différents regards proposés forment une représentation en plusieurs dimensions de notre sujet d'étude, et la conceptualisation de lignes de force affiche des événements passés susceptibles d'éclairer l'avenir. De la sorte, le culte du corps antique (2.1) précède celui des soins (2.2); puis, nous observons les variances de contours de cette morphologie (2.3 et 2.4) avant de se glisser sous ce derme, *via* l'histoire du tatouage (2.5) ou de la biotechnologie (2.6). Nous procédons ainsi suivant un axe diachronique, et de l'extérieur vers l'intérieur, dans une démarche autopsique elle aussi très prisée de nos jours.

2.1 Histoires de corps

La première de ces faces dessine le corps dans l'Antiquité, avec son système de valeurs et de pensées qui a profondément marqué les représentations collectives jusqu'à nos jours. Les concepts de «mesure» (2.1.1), d'«ordre» (2.1.2) et d'«utilité» (2.1.3) participent pleinement de ce corps physique au service du Beau, d'un Idéal de vertu et de raison. En ce sens, la laideur - à l'opposé du Beau - est inconvenante, chaotique, malsaine (2.1.4). Le relativisme scientifique engendre un nouveau regard, en se libérant notamment des lois naturelles (2.1.5).

⁹ Il est intéressant de noter à ce propos que le nouveau Notre Père, remplaçant l'expression «ne nous soumets pas à la tentation» par «ne nous laisse pas entrer en tentation», révèle un changement majeur de mentalité au sein de l'Eglise; en effet, le fait de prier afin de ne pas être soumis à la tentation induit une vision ancestrale et manichéenne de Dieu, opposé au Diable, dont les entités sataniques sont-étaient susceptibles de corrompre l'intégrité spirituelle et physique (notamment par le biais de la mal-adie) du croyant. De nos jours, il revient à chaque individu de faire l'effort afin de rester pur et/ou en bonne santé. La bonne nouvelle est que le Mal, *i.e.* le Malin, entité extérieure des temps ancestraux a disparu... la mauvaise est que ce mal fait désormais partie intégrante de notre âme et de notre condition humaine.

2.1.1 Un esprit sain dans un corps sain

«La géométrie et les nombres sont sacrés car ils codifient l'ordre caché de la création. Ils sont les instruments qui servirent à la genèse de l'Univers. La simplicité des nombres, des fractions et des proportions rend l'univers et la géométrie d'Euclide et des Grecs rigoureux et harmonieux.» (SKINNER, 2007 : 15)

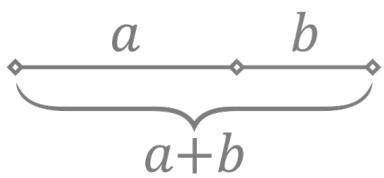
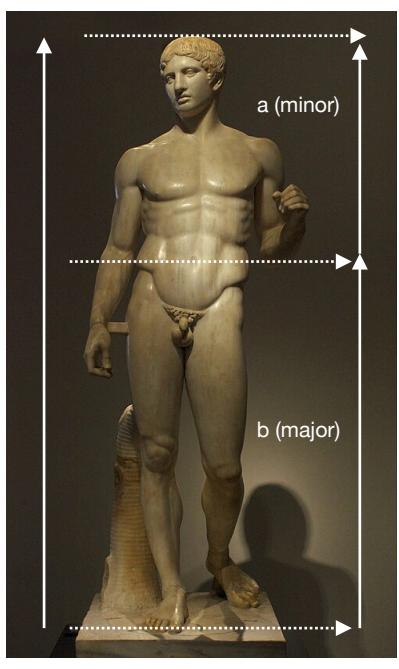
Dans l'Antiquité, et dans la droite lignée de cet idéal de Beauté (notamment selon le discours de Diotime dans *Le Banquet*), «la quête de la Beauté [vise] l'immortalité [...], selon le corps et l'esprit» (DE RAYMOND, 2000 : 427). **Le corps physique, en tant que sujet**, participe à la perception du Beau - via ses cinq sens -, à la découverte de secrets cachés, à la «révélation» (*i.e.* qui découvre, ôte un voile),

«Ce n'en est pas simplement une intensification, comme le disent certains auteurs, encore moins une «symbolisation», ou une« exemplification» ! C'est une révélation. Une révélation par la perception de notre situation, de notre vie, de notre destin et de notre finitude. Ces vérités, la praxis les met en œuvre, la philosophie les pense, la science les explique, mais le beau, lui, les manifeste dans et par la perception sensible.» (CITOT : 1999 : 62-63)

mais est également, **en tant qu'objet observable**, l'incarnation d'une vérité, de lois universelles. La devise de Juvenal - *mens sana in corpore sano* - toujours vivante dans nos écoles ou lors des jeux olympiques, décrit surtout une utilité concrète, une pratique salutaire pour la Cité. Même si le stoïque, davantage cérébral, a tendance à prôner le renoncement aux plaisirs du corps, l'épicurien «standard» se plaît à entretenir son corps dans un culte aux dieux et à soi, en tant qu'Homme mortel. La nudité est ainsi celle de cet état premier, celui de la naissance et rappelle l'importance d'un nécessaire détachement aux atours et autres apparaits afin d'accéder à une pure spiritualité et à une vie au-delà de la mort (et si possible, ailleurs que dans le royaume d'Hadès).

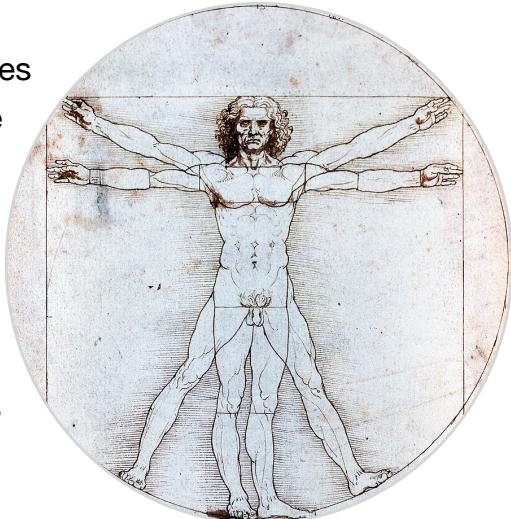
De nos jours, les statues antiques sont principalement appréciées pour leur sensualité esthétisante, leur érotisme, voire comme des vestiges de sociétés de débauches et d'orgies. Pourtant, **la créature est également ce modèle, ce «produit» du Créateur avec lequel elle entretient par essence des relations de ressemblance, d'identité**. Dans cette recherche des origines, le fils - la fille - veut être digne de son Père et utilise son corps comme lien, fil, filiation. **Ce corps se fait ainsi mesure**, estimation, en quête d'équilibre et de justes proportions. Les qualités requises ne concernent pas uniquement une beauté rigide, plastique, mais intègrent la masse, le rythme, les mouvements, les formes dans un dynamisme géométrique que les athlètes du monde gréco-romain excellent à personnifier. Car l'Homme, créature des dieux, contient en lui le langage premier, celui des nombres, des rapports mathématiques. De la sorte, ces lois fondamentales sont encore visibles, notamment dans la divine proportion - ou proportion dorée, section dorée, nombre d'or ou Phi (ϕ) - qui façonne l'harmonie, les justes rapports entre les parties et le Tout.

«Le moine géomètre Luca Pacioli, un contemporain de Léonard de Vinci, l'avait surnommé Divine Proportion dans un ouvrage consacré à ses propriétés mathématiques et à ses attributs esthétiques. Il fut ensuite appelé *Der goldene Schnitt*, c'est-à-dire la section dorée, par le philosophe allemand Adolf Zeising, avant que le diplomate roumain Matila Ghyka ne lui donne, en 1932, le nom de nombre d'or. Clé de la beauté et de l'harmonie, le nombre d'or fait son apparition dans la pensée grecque avec Pythagore, au tournant du 6^e et du 5^e siècle avant notre ère. Mais Euclide, dans ses *Éléments*, est le premier à en développer la théorie lorsqu'il entreprend de définir la manière la plus harmonieuse de couper un segment en deux parties inégales.» (LA SOUCHÈRE, 2016 : 9)



En effet, et outre la fascination pour les nombres irrationnels¹⁰, cette proportion divine relie les éléments entre eux par un même code, une matrice originelle unique, présente notamment dans toutes les spirales logarithmiques (comme celles visibles dans les fougères, les coquillages, le cœur des tournesols, les pommes de pin, etc.). **La beauté d'un corps réside dès lors dans cette équation mathématique.** Le *Doryphore* (porte-lance) du sculpteur grec Polyclète (5^e siècle avant J.-C.) respecte ainsi ces règles algébriques, le rapport entre sa hauteur et celle du sol au nombril, tout comme celui entre cette hauteur totale et celle du nombril au sommet du crâne donnent le nombre d'or (images tirées de Wikipedia).

De très nombreux monuments, cathédrales, œuvres sculpturales ou picturales ont ainsi reproduit cette perfection esthétique, cette justesse de mesures célestes. L'Homme au centre de l'Univers doit désormais posséder des proportions précises, idéales, parfaites, dans une symétrie analogique le reliant à la Terre, au Cosmos et à ses origines (ci, contre, *L'Homme de Vitruve* de Léonard de Vinci, vers 1492).



¹⁰ Phi valant environ 1,62; $(1+\sqrt{5}) / 2$. La lettre grecque Φ aurait été choisie afin de désigner cette divine proportion «en hommage au sculpteur grec Phidias, qui l'aurait utilisée pour concevoir la statue de la déesse Athéna au Parthénon, sur l'Acropole d'Athènes, au 5^e siècle avant notre ère.» (LA SOUCHÈRE, 2016 : 10)



Ainsi, des Pythagoriciens à nos chercheurs en biomimétisme¹¹, d'Euclide à Dali, en passant par Fibonacci, Botticelli, Kepler, Dürer ou Le Corbusier, la Beauté - avec un grand B - se doit d'exprimer un équilibre naturel, un code «génétique», un agencement précis (ci-contre, *La Vénus de Milo*, 150-130 avant J.-C.).

2.1.2 L'HOMME-MICROCOSME

«Dans la nature, le sensible peut symboliser le suprasensible; l'ordre naturel tout entier peut, à son tour, être un symbole de l'ordre divin; et, d'autre part, si l'on considère plus particulièrement l'Homme, n'est-il pas légitime de dire que lui aussi est un symbole par là même qu'il est «créé à l'image de Dieu» (Genèse, I, 26-27) ? Ajoutons encore que la nature n'acquiert toute sa signification que si on la regarde comme nous fournissant un moyen pour nous éléver à la connaissance des vérités divines, ce qui est précisément aussi le rôle essentiel que nous avons reconnu au symbolisme.» (GUÉNON, 1962 : 18)

L'image de l'Homme comme reflet d'une perfection divine, faisant partie intégrante de toutes les beautés naturelles ayant été créées par un Être supérieur, imprègne les représentations collectives de l'antiquité à la Renaissance.

«À partir du moment où l'on se rappelle que l'Homme est créé à l'image de Dieu, il est logique de vouloir retrouver en lui l'essentiel de la Création, de faire de lui un abrégé du monde.» (HÜE, 2013 : 306)

Au Moyen Age, tout particulièrement, **cette géométrie sacrée**, inscrite dans le sein même de toute créature terrestre, donne lieu à un système de correspondances poussé. Dans la lignée d'Hermès Trismégiste, «tout ce qui est en bas, est comme ce qui est en

¹¹ De très nombreux ouvrages contemporains traitent encore du nombre d'or, notamment MEISNER (2023) ou GRIMAUT (2016).

haut; et tout ce qui est en haut est comme ce qui est en bas». L'Homme, en tant que partie d'un Tout fini, constitue un microcosme et entretient des liens de ressemblances, de parenté avec les autres parties; son sang est comparable aux mouvements des eaux, aux flux et reflux des marées, ses os sont la roche et les minéraux, ses poumons sont des arbres, son cœur est le feu, la chaleur qui donne toute vie, etc.

Ces réseaux analogiques relient l'Homme à son environnement par des relations de similitude, des rapports nécessaires, intrinsèques à la conception de chaque individu. **La théorie des humeurs** (que nous avons déjà largement développée *in Clivaz, 2019*) **sert ainsi de socle à une médecine holistique**, mettant au centre de son postulat ces jeux de miroirs et de concordances entre les multiples parties d'un même Ensemble. Les quatre éléments premiers (le feu, l'air, la terre et l'eau) et leurs qualités (chaud, froid, sec et humide) président aux quatre humeurs du corps humain (la bile jaune, le sang, la bile noire et la lymphe). La santé de l'individu est assurée lorsque l'équilibre entre ces quatre fluides est réalisé (nous parlerions aujourd'hui d'homéostasie). Un déséquilibre provoque ainsi des ruptures, des sautes d'humeur, des coups de sang, etc. La panacée quasi universelle qu'était la saignée doit ainsi se comprendre dans la tentative d'un rééquilibrage des humeurs, d'une volonté de chasser le Mal, de recouvrer l'osmose.



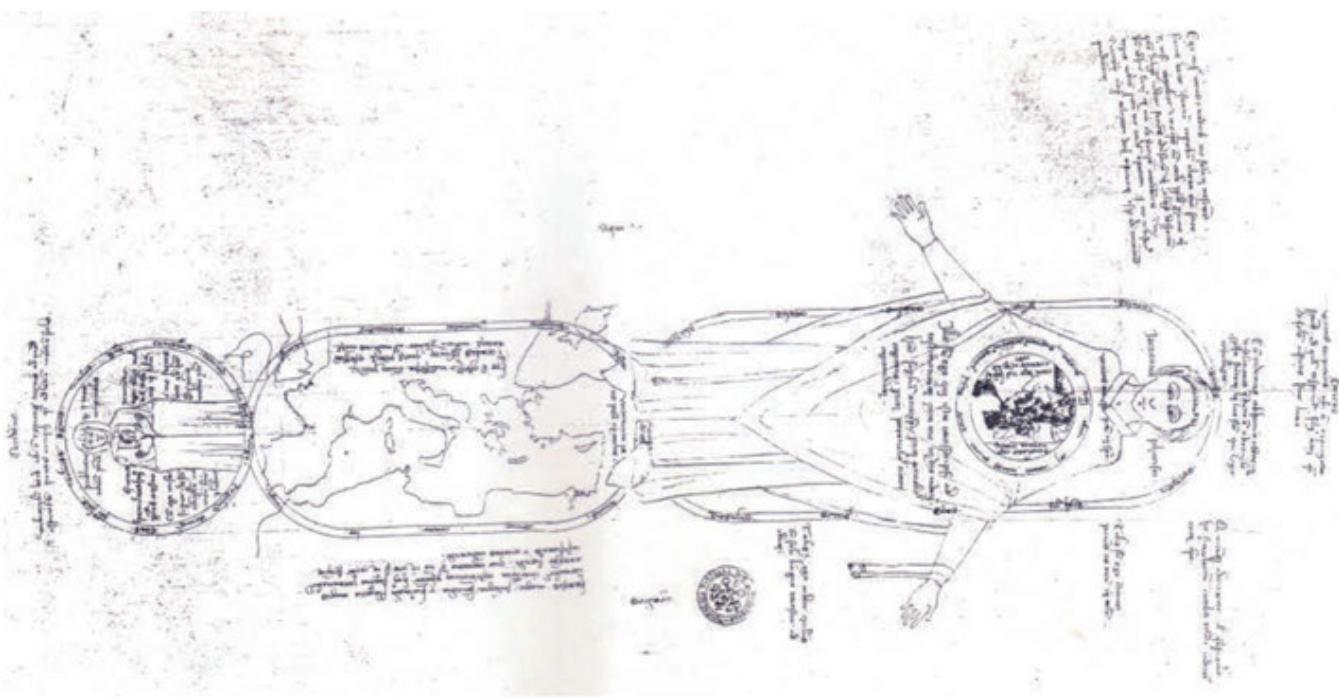
Mais au delà de la pertinence de certaines pratiques ou remèdes administrés, l'idée d'une Nature s'immisçant dans les plus infimes recoins de l'anatomie humaine a laissé des traces indélébiles. De la sorte, **chaque individu est soumis à sa propre nature**, à son système de correspondances qui lui est propre. Outre les quatre types de personnalités (selon l'humeur prépondérante, *i.e.* le colérique, le sanguin, le mélancolique et le flegmatique), l'influence des astres est prédominante, tout comme celle des divers éléments environnementaux. *L'Homme zodiacal* (ci-contre, représenté dans *Les Très Riches Heures du duc de Berry*, vers 1410) est donc soumis au calendrier de sa naissance, mais également aux positionnements des planètes et suit scrupuleusement les analogies lui étant bénéfiques, aussi bien au niveau des plantes que de la nourriture, des arbres que des métaux, des animaux, des gemmes, des parfums, des couleurs, etc.

Mais au delà de la pertinence de certaines pratiques ou remèdes administrés, l'idée d'une Nature s'immisçant dans les plus infimes recoins de l'anatomie humaine a laissé des traces indélébiles. De la sorte, **chaque individu est soumis à sa propre nature**, à son système de correspondances qui lui est propre. Outre les quatre types de personnalités (selon l'humeur prépondérante, *i.e.* le colérique, le sanguin, le mélancolique et le flegmatique), l'influence des astres est prédominante, tout comme celle des divers éléments environnementaux. *L'Homme zodiacal* (ci-contre, représenté dans *Les Très Riches Heures du duc de Berry*, vers 1410) est donc soumis au calendrier de sa naissance, mais également aux positionnements des

«Avant tout la Lune : que peut-elle signifier en nous, sinon le mouvement continu du corps et de l'âme ? Mars indique ensuite la promptitude; Saturne, au contraire, la lenteur. Le Soleil signifie Dieu, Jupiter la loi, Mercure la raison et Vénus l'humanité.» (POMPEO FARACOVI, 2004 : 68)

Cette **fusion entre le microcosme et le macrocosme** enfle, les équivalences se démultiplient à l'infini, les figurations de **l'Homme, image réduite du monde**, grossissent et englobent les terres, les océans, se dilatent encore jusqu'à phagocytter le Cosmos dans son intégralité.

Ci-dessous, le manuscrit pal. lat. 1993 (de la bibliothèque apostolique vaticane) représente bien ces analogies en miroir, associant un corps humain à un territoire, puis à d'autres corps célestes. Les yeux se muent alors en lumineux (étoiles), les bras se métamorphosent en galaxies, le souffle devient éther...



Ces liens entre **l'Homme et Dieu, la Terre et le Ciel** sont si puissants qu'ils **constituent une réelle «matrice analogique»** (GUERREAU-JALABERT, 2015) reliant tous les éléments dans un unique creuset, possédant tous une même cause et une pareille finitude. Le Cosmos est cette enveloppe ordonnée, régie par les lois premières divines, issu du tohu bohu originel :

«Par opposition au chaos primordial, le cosmos désigne l'univers ordonné et régi par des lois et des principes intelligibles aux hommes. Il échappe par là au simple jeu du hasard et du design. [...] Il ne dépend plus seulement du bon-vouloir, des caprices ou de l'arbitraire des dieux, mais il est soumis à une règle intérieure qui assure sa bonne marche selon un ordre déterminé.» (*Encyclopédie des symboles*, 1989 : entrée «cosmos»)

Dans cette représentation du monde pythagoricienne, la Beauté réside dans le respect de cet Ordre établi, des principes naturels, car celle-ci est un don de Dieu¹². Beauté, Ordre et Pureté forment ainsi une Trinité conforme au dogme religieux qui **valorise les parties hautes du corps**¹³, la virginité, la pudicité, la force, la longévité ou encore la jeunesse. Si cet agencement, parfaitement structuré et harmonieux, sert de socle à une stabilité tout à fait rassurante et sécurisante, il induit également une disparité entre les âmes gâtées par la Nature, chérées de Dieu et ... les autres. Car la Création signifie également deux principes premiers - l'un femelle, l'autre mâle - qui président à la naissance de toute chose¹⁴, deux Forces antagonistes - le Bien et le Mal - deux lieux eschatologiques - le Paradis et l'Enfer, etc. Ce christianisme et sa vision manichéenne opposent ainsi le beau et le laid, sans compromis ni nuance, mais comme deux Absolus s'équilibrant, se répondant. Même si la «Grâce» peut parfois se poser sur des vilain.e.s (paysan.ne.s), c'est surtout les représentants de la noblesse, jouissant d'un haut statut social, qui peuvent se targuer d'être «beau», aussi bien d'un point de vue physique que moral.

2.1.3 La Beauté, reflet du statut social

De la sorte, **la beauté se fait reflet d'un statut social et est l'apanage des nobles**, i.e. des gens bien nés, bien faits, bien «élevés». Dans la continuité des Aphrodite, Apollon et autres Galatée à la peau blanche comme le lait, un beau corps ne peut se départir d'une figuration d'un Idéal complexe reflétant, par un procédé métonymique, le corps de la cité, les corps célestes, le corps du Christ, etc. Cette vision holistique aboutit à des codes de beauté, **des canons esthétiques rigides, où les deux sexes sont clairement définis**; la femme, au Moyen Age, se doit ainsi d'être bien proportionnée, d'avoir une peau claire, une petite tête, de longs cheveux blonds, le front haut et poli, des sourcils délicatement arqués et nettement séparés, un menton étroit, des dents couleur d'ivoire, de grands yeux bleus, un nez fin, une bouche parfaitement dessinée et écarlate, une longue gorge laiteuse, de petits seins en forme de pommes, des mains menues et nettes, une taille cintrée...

« Aux uns plaît l'azur d'une fleur
Aux autres une autre couleur :
 L'un du lis, de la violette,
 L'autre blasonne de l'œillet
Les beautés ou d'autre fleurette
L'odeur ou le teint vermeillet :
 A moi sur toute fleur déclore

¹² «La beauté est une marque de plus grande spiritualité et d'affinité avec Dieu. [...] Voulue par Dieu, elle élève la femme; de créature déchue, elle devient l'élu du Tout-Puissant. De là, la divinisation n'est pas loin : corps de femme, corps de déesse.» (BREITENSTEIN, 2016 : 124)

¹³ Celles les plus proches du Ciel, se rapportant à l'Esprit, à la Raison, au Paradis contrairement aux parties basses, proches du sol, sexuelles, charnelles, infernales.

¹⁴ En alchimie, par exemple, le Grand Œuvre est profondément «sexué», unissant le soufre (principe mâle) au mercure (principe femelle) afin d'obtenir le Sel.

Plaît l'odeur de la belle rose.
 J'aime à chanter de cette fleur
 Le teint vermeil et la valeur,
 Dont Vénus se pare et l'aurore,
 De cette fleur qui a le nom
 D'une que j'aime et que j'honore,
 Et dont l'honneur ne sent moins bon :
 J'aime sur toute fleur déclore
 A chanter l'honneur de la rose.»

(Le *Blason de la rose*, poème de Jean de La Taille à sa cousine Rose de La Taille, 1540-1608)

Ce blason anatomique du 16^e siècle illustre bien l'importance de cet héritage jusqu'à une époque assez tardive. Les topoï régissent la trame narrative, **décrivant la dame du haut vers le bas**, i.e. de ce qu'elle a de plus noble au plus terrestre, en jouant subtilement sur les codes esthétiques dans des irisations diaphanes. Le teint de lys¹⁵, légèrement rehaussé par des chatoiements de rose, ou les cheveux aux couleurs des blés et du miel, ou lumineux comme un astre, sont autant de lieux communs qui peuvent nous paraître ennuyeux et surannés, mais qui se doivent d'être respectés afin de re-construire l'ordre établi, la cosmétique¹⁶ dans son sens premier. **Les phores utilisés afin de parer la belle de mille et un feux sont toujours tirés de la Nature**, tout spécifiquement des fleurs (et de leurs couleurs et odeurs) et du monde minéral (comme la nacre ou l'ivoire). La puissance de ces odes et portraits ne provient ainsi pas de l'originalité de la description, mais bien de celle des liens unissant les mondes dans un jeu de miroirs référentiels et de sens multiples, de symboles.



Pour ne prendre qu'un exemple, le lys renvoie bien évidemment à la délicatesse et à la beauté de la fleur, mais également à sa blancheur éclatante indiquant une lignée aristocratique, un statut social que le lys, en tant qu'emblème royal, assied encore. De plus, le lys est également associé à la Vierge Marie, symbole de pureté, de chasteté, de paix et de renaissance. Ses trois pétales - soutenus pas trois sépales, i.e. par les trois ordres féodaux - représentent la Sainte Trinité. Son odeur est celle de la Sainteté, douce, suave et épicee... Dans une société où tout est signe, le fait de choisir un lys, et non une rose¹⁷ ou du lierre, comme analogie première est tout sauf anodin et débouche sur une cascade de métaphores ouvrant chacune la porte d'un nouvel espace littéraire.

¹⁵ Contrairement aux paysannes qui, exposées au soleil, ne pouvaient conserver cette peau laiteuse, cette extrême pâleur.

¹⁶ Dérivé du grec *kosmêtikos*, i.e. Cosmos, Monde et Ordre, qui est ordonnateur, arrangeur (Larousse).

¹⁷ La rose indique un amour plus charnel, plus passionnel et douloureux, à l'instar de la passion du Christ, plus ésotérique également.

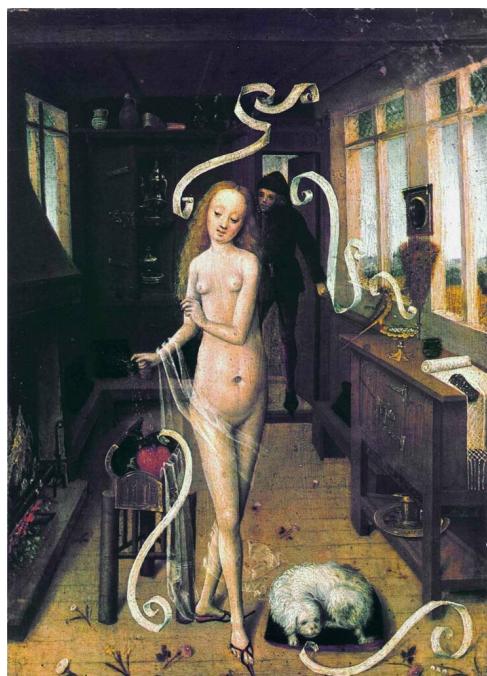


(Ci-dessus, *L'Annonciation* vue par Léonard de Vinci, 1472, reprend le symbolisme de la fleur de lys associée à la Sainte Vierge Marie).

Dans ce transcodage de l'Univers, regroupant notamment les trois ordres¹⁸ médiévaux, d'autres figures de la femme apparaissent. Il s'agit notamment de **la femme adultère**¹⁹ des romans courtois qui, malgré ses tromperies, garde un statut d'inaccessibilité :

«Car la dame, souvent plus âgée que son prétendant, est placée généralement hors d'atteinte : elle peut être loin, visage à peine entrevu à l'occasion d'un tournoi, ou inaccessible car déjà mariée au seigneur du jeune amant.» (VERDON, 2019 : 149-150)

Les codes précédemment explicités sont conservés dans des portraits d'un Absolu féminin idéalisé, tandis que les nombreux décors de jardin rappellent l'Eden et la figure de l'Eve originelle :



«Elle [Nature] commence par le haut et façonne une jolie tête, qu'elle orne d'une chevelure blonde qui luit clairement dans l'obscurité de la nuit. Elle lui boucle les cheveux et, depuis la raie jusqu'aux oreilles, descend tout droit sans que son peigne ne se casse [...]. Nature lui dessine et forme de petites oreilles, et des sourcils bruns, qu'elle place adroitemment [...]. Puis rapidement elle lui fait un visage bien lisse et bien composé, d'un teint plein de santé. Elle trace la bouche, crée une petite ouverture et des lèvres proportionnées, ainsi que des dents bien serrées au-dessus du menton [...]. Ensuite elle lui façonne un cou long et blanc, greffe de chaque côté des épaules bien arrondies. Elle lui fait encore des bras bien droits, de petites mains aux doigts longs, une poitrine de belle forme, des flancs minces [...]. Nature lui forme encore des hanches arrondies, des cuisses tendres et bien faites, des jambes droites, des pieds aux orteils délicats.» (VERDON, 2019 : 153-154)

(Ci-contre, *Der Liebeszauber - Le philtre d'amour* -, Maître du Bas-Rhin, 15^e siècle, Wikimedia)

¹⁸ Ceux qui prient, ceux qui combattent et ceux qui travaillent, i.e. le clergé, la noblesse et le Tiers Etat.

¹⁹ Pour d'autres représentations, par exemple de la femme viciée, cf. PENNEL (2018).

A l'opposé de la FEMME-FLEUR - plus ou moins déflorée, avec ou sans épine... - **l'HOMME-ANIMAL assure l'équilibre naturel.** Même si l'aspect physique du chevalier se trouve également codifié dans un canevas commun (il se doit d'être mince, avec de longues jambes fines, des mollets musclés ou des grands pieds), c'est surtout l'allure, la force et les vertus morales qui sont associées à cette quête du «Beau» :

«Alors, il [Perceval] voit sortir par la porte un chevalier armé qui emporte une coupe d'or dans sa main. Il tenait sa lance, ses rênes et son écu de la main gauche, et la coupe d'or de la main droite. Son armure et ses armes lui allaient bien, toutes de couleur vermeille.» (*Perceval ou le Conte du Graal*, vers 1180, traduction Hachette Junior).

Lorsque Perceval rencontre le roi Arthur, nul détail physique n'est souligné, contrairement à ses attributs (la coupe, la lance, les rênes, l'armure, les armes), à son aspect général (ses armes lui allaient bien), tandis que les couleurs (or et vermeille) indiquent la force, le prestige et la vaillance. Le beau chevalier est surtout celui qui est preux, terrible, robuste, héroïque, exalté, généreux (BIDEAUX, 2001) et ses rares qualités physiques sont pour ainsi dire toujours alliées à ses combats et faits d'arme. Les analogies le mettant en valeur empruntent souvent au monde des animaux, soit sauvages (le regard perçant est celui de l'aigle, la force celle de

l'ours, le courage celui du lion²⁰, etc.) soit nobles (comme son cheval avec lequel il finit par ne faire plus qu'un ou le cerf qu'il chasse pour en posséder son cœur pur et majestueux). Il sait se faire galant avec sa dame, i.e. poli, attentionné, protecteur, dévoué, loyal et brave. **La figure de l'HOMME-ERMITE vient compléter la symétrie avec la femme courtoise, dans un nécessaire rééquilibrage entre le Bien et le Mal.**



(Ci-dessus, Lancelot quittant Guenièvre pour la Quête du Graal, vers 1380-1385, Milan, Bnf)

²⁰ Cf. Arthur dont le nom signifie «ours» ou *Yvain et le chevalier au lion*, *Le Roman de Renart* ou encore ZINK (1984).

2.1.4 Beauté naturelle VS beauté artificielle

Les préceptes de cette *fin'amor*, ou cette franche séparation entre les attributs de beautés féminines et masculines peuvent être considérés, de nos jours, comme une ségrégation, une inégalité entre les sexes, un machisme démodé. Il est vrai que **la végétalisation - voire la réification - de la dame et la zoomorphisation du chevalier** placent, *de facto*, l'homme au-dessus de la femme dans un rapport de soumission «naturelle» dont la galanterie moderne ne serait qu'une forme cachée.

Cependant, cette lecture contemporaine sexiste n'avait pas lieu d'être puisque, pour la noblesse, ces stéréotypes visaient des Idéaux et devaient être compris «comme des constructions intellectuelles» et non comme une réalité concrète (CONTI, DESBREST et ROZANÈS, 2023 : &5). D'ailleurs, les femmes de haut rang jouissaient d'une certaine liberté et d'un pouvoir discret, mais avéré²¹, alors que leurs prétendants se devaient d'accomplir toute une série d'épreuves pour les conquérir. Pour les femmes du peuple, la question ne se posait même pas tant les travaux étaient lourds et conséquents; il ne serait venu à l'esprit d'aucune de vouloir prendre la place de son mari (l'inverse étant également vrai). **Cet Ordre - attribuant à chaque individu une place et une utilité, une mission précise -** était ainsi le garant de l'Harmonie universelle et d'un juste déroulement des choses.

La véritable question ne visa donc pas la remise en doute de ces rapports de force, mais bien la conquête de la liberté; car s'il est tranquillisant de savoir que chaque âme est inscrite dans le Grand Schéma de l'Univers, il est tout à fait angoissant de savoir que celle-ci est enchaînée à un Destin unique, rigide, sans possibilité d'élévation. La Renaissance, puis le siècle des Lumières s'attachèrent à recouvrer cette liberté perdue, en s'écartant du dogme religieux et de sa vision dichotomique :

«Changement plus important le parallèle «astrobiologique» n'est plus dominant lorsque, dans l'univers cartésien, l'organique ne se réfère plus à l'ascendance des astres. Le monde ne s'orchestre plus selon le vieil ordre des planètes et des matières éthérees. L'anatomie n'oppose plus parties «astrales» et parties «terriennes» du corps.» (VIGARELLO, 2004 : 63-64)

Désormais, l'esprit - et non la religion²² - fournit les canons du «beau» dans **une démocratisation progressive où la beauté n'est plus divine, mais humaine.**

²¹ Pour exemple, nous pouvons citer Marie de France (12^e siècle), dont la vie fut celle d'une femme de jugement et de conviction : «Cette femme était une lettrée, connaissant le latin et capable d'en faire des traductions. [...] une femme droite, digne, distinguée, [qui] montre finement de la tendresse et de la compassion. Sans être le moins du monde féministe, elle est sensible aux malheurs des femmes et aux difficultés de la condition féminine.» (MÉNARD, 1979 : 29, 30, 31). De plus, les récits narrant des contre-exemples flagrants de cette hiérarchisation (entre une femme physiologiquement plus faible, plus statique et un homme fort et libre) sont tellement nombreux (décrivant l'engagement de femmes fortes et rusées ou la pleuterie de certains prélates et prévôts) qu'ils prouvent le caractère spirituel de ces stéréotypes (cf. les œuvres de fabliaux ou *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre).

²² La religion pouvant également être comprise comme «ce qui relie, qui unit le monde des humains à celui divin».

La Nature n'est plus souveraine, mais bien le goût de la personne, son désir, son regard. Cet «avènement de l'individu moderne» (TARRAGONI, 2018) brise les chaînes avec l'idée d'une Perfection, enchâssée au cœur du monde, et fracture la hiérarchisation entre les modèles esthétiques. Affranchi.e du joug de cet asservissement, chacun.e peut revendiquer sa part de beauté et modeler son corps à sa guise. Cette popularisation s'étend d'abord à d'autres couches de la population (comme la bourgeoisie naissante) avant de façonnner l'anatomie par tous les moyens existants, par tous les atours et artifices.

Il serait néanmoins erroné de croire que ce passage du naturel à l'artificiel fut brusque et total. De tout temps, les belles ont usé de crèmes et autres onguents afin de rehausser leur «beauté naturelle²³». **La différence réside ici dans le fait que les fards et maquillages ne sont plus considérés comme impurs et apanages du Diable, mais sont au contraire affichés, revendiqués.** Dès lors, le corps se réinvente, se moule, se pétrit dans des corsets et des cages métalliques devant étaler l'expression de la mode du moment. Ainsi, les différences se gomment et il est impératif, surtout pour les femmes de haut rang, de garder cette «distinction» avec le bas peuple, notamment par le biais de cosmétiques onéreux, de toilettes luxuriantes ou de mouches²⁴ savamment disposées. «Pédantes, galantes et précieuses» (DUFOUR-MAÎTRE, 2008 : 158) s'appliquent, dans des styles différents ou par le biais d'un langage raffiné à outrance, à s'émanciper²⁵.

Certains traits de beauté persistent, comme celui de garder une peau aussi pâle que possible pour les femmes nobles, mais d'autres disparaissent. Les cheveux se frisent, la bouche et les joues se colorent d'un rouge vif, les seins gonflent... de magnifiques perruques permettent à ces messieurs de garder une totale virilité tout en cachant leur calvitie. Ci-contre, portraits d'un gentilhomme vers 1720, attribué à Robert Levrac de Tounières (1667-1752) et Françoise D'Aubigné, marquise de Maintenon (1635-1719), favorite du roi Louis XIV selon Petiot (Bnf).



²³ Souvent au détriment de leur santé, buvant un bouillon d'or soluble (à l'instar de Diane de Poitiers) afin d'afficher un teint lumineux ou de quelques poudres à base d'arsenic, de mercure ou de plomb (comme la céruse) pour blanchir la peau.

²⁴ Ces mouches - dont l'emplacement possédaient des significations diverses - avaient probablement comme but, à l'origine, de cacher quelques impuretés ou boutons, comme ceux de la variole (ou petite vérole).

²⁵ La trilogie de Molière - *Les Précieuses ridicules*, *L'École des femmes* et *Les Femmes savantes* - fournit un panel tout à fait intéressant de cette diversification.

2.1.5 Laideur, monstruosité et monstruation

Nous ne pouvons décentrement parler du «beau» sans évoquer son contraire, le «laid», «qui, par sa forme, sa couleur, son aspect, son manque d'harmonie, est désagréable à voir et heurte l'idée que l'on se fait du beau» (CNRTL). Nous nous retrouvons à nouveau (1.1) et très logiquement, face à une émotion, à une idée, à une perception intime. Le monstre, particulièrement, «qui provoque la répulsion par sa laideur, sa difformité» (CNRTL), incarne ce concept :

«Ainsi, dans son acception biologique, le monstre accuse un défaut de conformation. Il relève, en quelque sorte, de «l'iniforme». Selon Georges Bataille, «iniforme n'est pas seulement un adjectif ayant tel sens mais un terme servant à déclasser, exigeant généralement que chaque chose ait sa forme.» (DUPERREX et DUTRAIT, 2011 : 17)

Le monstre est difforme, voire informe, contraire à la nature, i.e. dénaturé, disharmonieux. Comme Dieu a créé toute Beauté sur Terre, le Diable qui divise et scinde toute chose apporte la laideur, l'ignominie, l'affreux. **Un homme laid est disgracieux, c'est-à-dire qu'il n'a pas reçu la Grâce divine**, et ne jouit ni de ses dons, ni de sa reconnaissance. D'un point de vue générésiaque, le monstre précède l'acte de Création et symbolise le chaos dans ce qu'il a de plus désordonné et irrationnel :

«Dans la tradition biblique, le monstre symbolise les forces irrationnelles : il possède les caractéristiques de l'iniforme, du chaotique, du ténébreux, de l'abyssal. Le monstre apparaît donc comme désordonné, privé de mesure, il évoque la période d'avant la création de l'ordre.» (*Dictionnaire des symboles*, entrée «monstre»)

Dans un rapport de force entre le Bien et le Mal, devant assurer l'équilibre et la stabilité du Monde, laideur et monstruosité exercent un contrepoids indispensable à l'Ordre des choses et sont la preuve vivante et incontestable de la puissance divine²⁶. Issus d'une *prima materia* originelle, ces rejetons des forces obscures ne peuvent qu'être multiples et échappent à tout ordonnancement. Pourtant, ils furent constamment l'objet de classifications, de hiérarchisations pointues. Ce besoin de catégorisation est double : il permet à la fois de restaurer l'Ordre universel, en opposant à chaque type de «normalité» son «anormalité»²⁷, mais aussi de maîtriser toutes déviations du modèle divin par une connaissance approfondie afin de s'en protéger.

²⁶ Par le biais d'un raisonnement à contrario, en permettant la visualisation de l'absence de l'action divine sur une créature. «Comme les races monstrueuses seraient donc une concession que Dieu fait aux hommes de peu de foi, afin que ceux-ci ne doutent pas de la sagesse divine devant des monstruosités ponctuelles, isolées [...]» (KAPPLER, 1978 : 261)

²⁷ «Comme il y a une physiologie stable de la normalité, il y a une physiologie imaginaire du monstrueux, qui dérive nécessairement de la précédente.» (DUBOST, 1991 : 570)

Cette tératologie, ou étude des monstres, englobe de la sorte l'entier du vivant des temps les plus anciens à nos jours. S'il est actuellement coutume de distinguer «les monstres mythologiques, des créatures religieuses maléfiques ou des déviances observées plus récemment sous le spectre de l'histoire naturelle» (COLLECTIF, 2018), cette séparation - entre monstres légendaires et difformités biologiques - n'est apparue que tardivement. Car sous le spectre d'avant *La Formation de l'esprit scientifique* (Bachelard), tout ce qui pouvait être imaginé possédait une certaine réalité. Ainsi, Dubost étudiant la littérature narrative médiévale distingue quatre typologies²⁸, non en fonction d'une existence avérée mais d'une structure interne : le cyclope antique (et son œil unique) côtoie ainsi la bête à sept têtes de l'apocalypse ainsi que les enfants nés sans bras (tous réunis dans la catégorie «manipulations sur le nombre»).

Si nous nous permettons d'insister sur ce système de représentations archaïque, c'est parce que ce paysage mental - largement transmis par la tradition judéo-chrétienne - perdure dans notre inconscient collectif. De la sorte, **nous ressentons toujours la laideur comme un écart par rapport à une norme**, une anormalité, une rupture, une asymétrie, une erreur dans la matrice contraire à la Perfection, à la Beauté, à la Vérité²⁹; en ce sens, elle est donc toujours condamnable car porteuse d'une tare. Ce sentiment diffus et profond, plaçant le Beau en Haut et le laid en bas (LAKOFF et JOHNSON, 1985), déclasse toujours le «vilain», le moche dans une sous-catégorie; car il est toujours immanquablement perçu comme synonyme de danger - contre l'ordre, contre la mesure, contre l'harmonie, contre la bonté³⁰, etc. - de décadence et induit ainsi déconsidération et discrédit.

Certes, nombre de superstitions ancestrales n'ont plus cours (les taches de rousseur, tout comme les morphologies hybrides ne sont plus interprétées comme des signes démoniaques) et ce regard dichotomique a progressivement évolué vers davantage de souplesse et de compréhension. Le monstre fut ainsi anatomiquement étudié, autopsié, monstré (montré) au grand public dans des actes de confrontations salutaires. **Il n'est plus cet être fabuleux, ce miroir inversé du Grand Œuvre divin, mais l'une des innombrables potentialités de la vie sur Terre.** Dès le 19^e siècle, on s'en rapproche, soit pour l'exhiber, soit pour prendre sa défense, on le dévisage, **on l'apprivoise**. La laideur (tout comme la beauté) se relativise, se démocratise, d'autant plus que **les perceptions issues du colonialisme, puis de la mondialisation, s'imbibent d'autres goûts et cultures**, tel peuple africain préférant les femmes callipyges, tel autre asiatique se plaisant à contempler des pieds féminins les plus menus possibles...

²⁸ Ces quatre grands types de «manipulations» présidant à la naissance des monstres sont : les dérangements, les manipulations sur le nombre, celles sur la grandeur et les déplacements et substitutions (DUBOST, 1991 : 571-572).

²⁹ L'Homme laid est ainsi corrélé à quelques vices et perversions, notamment au mensonge et à la fourberie.

³⁰ Par sa difformité, son caractère extrême, sa disproportionnalité, sa brutalité, le monstre est très souvent associé à l'animal dans ce qu'il a de plus brut, sauvage et cruel (cf. MARTIN-LAVAUD, 2013 et ARROUYE : 2000).

La diversité et l'inclusion hissent les laideurs passées sur l'échelle de l'esthétisme, ***la beauté étant dans l'œil de celui qui regarde*** (Oscar Wilde) et non plus absolue. Tout semble ainsi être pour le mieux dans le meilleur des mondes... Pourtant, l'Homme ne peut se libérer totalement de millénaires de représentations. Même s'il a pu apprendre à respecter la différence, la rencontre avec l'étrange, la non-ressemblance, la non-conformité engendre toujours chez lui de manière inconsciente une réaction d'écart, une crainte du monstre, une appréhension du laid. L'apparence physique pèse toujours dans la balance en faveur - ou en défaveur - d'un individu. C'est ce qu'on bien compris les innombrables influenceurs-euses qui s'appliquent à nous rendre plus ou moins «beau» à grands coups d'opérations commerciales. Honorant le parfait équilibre entre le Bien et le Mal, **d'autres adolescent.e.s revendiquent au contraire** une certaine «brutalité», **le retour du laid, d'un aspect naturel**, sans filtre ni Photoshop³¹.

La bouche du diable : la figure hideuse du diable affiche souvent un rire - forcément démoniaque - une bouche démesurée, un sourire trompeur et perverti. Victor Hugo fut l'un de ceux qui essaya de défendre les monstres, **dont la laideur physique ne signifie pas forcément la noirceur morale**, notamment dans *L'Homme qui rit* (1869) : «La nature avait été prodigue de ses bienfaits envers Gwynplaine. Elle lui avait donné une bouche s'ouvrant jusqu'aux oreilles se repliant jusque sur ses yeux, un nez informe fait pour l'oscillation des lunettes de grimacier, et un visage qu'on ne pouvait regarder sans rire» (livre II, *Gwynplaine et Dea*). Dans les pays développés, un enfant né avec une telle fente labio-palatine est opéré, «réparé», normalisé. Cependant, l'héritage de ce regard stigmatisant la singularité se poursuit, notamment avec l'appellation «bec-de-lièvre», déclassant l'individu au rang des animaux, ou dans certains pays africains où l'enfant né avec cette difformité est considéré comme un sorcier et est caché, quand il n'est pas purement et simplement abandonné. Quant aux descendants de *L'Homme qui rit*, ils incarnent à nouveau le Mal dans toute sa complexité, à l'instar du *Joker* (Batman), personnage de Comics américain aux multiples et monstrueuses facettes et d'autres faciès sardoniques illustrant le sadisme dans les films d'horreur.



De gauche à droite, extrait de l'image de couverture à JEANGUENIN (2019); *L'homme qui rit*, anonyme, vers 1881, <https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr>; *Le Joker* dans *Killing Joke* de Brian Bolland et Alan Moore © Urban Comics 2019, https://www.bfmtv.com/people/cinema/de-l-homme-qui-rit-a-joaquin-phoenix-les-mille-et-un-visages-du-joker_AN-201910090056.html.

³¹ Pour exemple : <https://www.slate.fr/story/177627/ados-instagram-sans-filtre-fake-photos-moches>.

2.2 Le blanc, le pur et la senteur

Un autre facette de la «beauté» mérite d'être mentionnée; celle d'être propre sur soi, nette et d'apparence soignée. Cette propreté a même été «investie d'une mission civilisatrice» dès le 19^e siècle en tant que «gardienne de la santé, la sauvegarde de la moralité, le fondement de toute beauté» (HELLER, 1980 : 322). Pourtant la propreté ne fut pas toujours associée à l'eau (2.2.1) mais également à d'autres sensations, dont toute en gamme d'odeurs et de parfums (2.2.2).

2.2.1 Pure blancheur

Ayant déjà traité le sujet de l'histoire des ablutions corporelles (notamment des bains et des douches de l'Antiquité à nos jours, CLIVAZ, 2024 : 34-39), nous nous contentons ici de rappeler que ces lavements, à l'origine, concernaient moins la propreté de soi qu'une manifestation sociale ou un divertissement. Ainsi, des thermes antiques aux étuves médiévales, ces rassemblements permettaient certes de prendre soin de son corps - par le biais de bains ou d'exercices physiques - mais surtout de soigner son carnet d'adresses et de traiter d'affaires commerciales et/ou politiques. Ces bains publics jouaient ainsi un rôle social de premier plan, notamment pour les notables et les classes aisées. Sans eau courante, ni salle d'eau privative ni égouts, **on privilégiait une logique naturelle, en se lavant au lac ou à la rivière** lors des chauds mois d'été, ou de manière beaucoup plus spartiates en hiver (à la fontaine), voire partielles (à l'aide d'un broc, d'une bassine, d'un tub disposé vers l'âtre, etc.).



Lorsqu'on parle d'étuves médiévales, il serait erroné d'imaginer des piscines olympiques ou des thermes à la Caracalla, mais plutôt des petites baignoires, styles fûts en bois, parfois recouvertes d'un drap afin de ne pas se blesser avec des échardes. Une multitude de servantes et serviteurs s'affairaient avec des seaux d'eau, afin d'entretenir le feu ou pour servir les victuailles. On y vient pour manger, boire, faire des rencontres, s'encanailler, parler commerce et, accessoirement, se laver. Ces lieux de beuverie et de luxure furent progressivement abandonnés, suivant en cela l'évolution des différentes épidémies de peste. Ci-contre, Valère Maxime, *Des faits et dits mémorables*, vers 1470 (Wikipedia).

De plus, la théorie des humeurs (2.1.2) considérant le corps comme une série d'enveloppes plus ou moins poreuses, met en garde (souvent à juste titre) contre cette **eau porteuse de miasmes** et d'autres émanations pesteuses. Il faut dire que les différentes épidémies - de peste, de choléra, de dysenterie, de fièvre hémorragique, de typhus, etc. - ont décimé des villes et villages et que la méfiance est de mise. **Dès lors, le fait de tirer un bain sert à recouvrer une santé perdue dans une visée médicale.**

La propreté n'a donc rien à voir avec le nombre de litres d'eau utilisé afin de faire sa toilette, mais bien avec le fait d'être propre sur soi, bien mis, agréable à voir. D'ailleurs le terme «toilette» renvoie à un «morceau de toile», puis à «l'ensemble des accessoires, produits, objets qui servent à se parer» (CNRTL). **Etre propre, c'est donc avoir un linge sans tache, immaculé, bien apprêté.** Nous retrouvons cette imagerie du «blanc», celui du teint de lys (2.1.3), celui de la lumière céleste opposée aux ténèbres infernales, le visage laiteux de l'aristocrate jouissant d'une position élevée contrastant avec celui hâlé des paysans, aux mains noircies par la terre, aux traits burinés par les travaux des champs. Malgré la crasse et la vermine - n'épargnant nul individu -, ce code de pureté permet de sauvegarder l'homogénéité d'une société parfaitement agencée. **Cette propreté sociale ne concerne dès lors que le visible, la face, les mains, la chevelure, l'habit.** Se changer de chemise, c'est se laver; aérer ses vêtements suffit souvent à les rendre propres; brosser ses cheveux, les frictionner leur assure leur santé. L'importance de ce «linge qui lave» (VIGARELLO) ira en crescendo jusqu'au 17^e siècle :

«Les traités du savoir-vivre, inspirés précisément des pratiques de la cour, répéteront du 16^e siècle au 17^e siècle, et avec une insistance grandissante, cette analogie : la netteté du linge est celle de toute la personne. Elle est, avec celui du courtisan, le signe de l'Homme distingué.» (VIGARELLO, 1985 : 75)

Etre propre, c'est être non souillé, n'avoir rien à cacher, être moralement irréprochable. Quant aux petites gens ne pouvant bénéficier de personnel afin de soigner leurs atours, elles sont forcément des malpropres, des crasseuses, des saletés, des taches, des souillons.



La blancheur de l'habit signifie la propreté, i.e. la pureté de celui-celle qui le porte. D'où l'importance des cols (comme les collerettes, les lavallières ou les fraises) ou des manchettes de chemises, souvent indépendantes de la chemise elle-même. Ci-dessus, Elisabeth d'Autriche, François Clouet, 1571 (Wikipedia).

De nos jours, d'autant plus après les pandémies de Covid, le fait de se laver est inscrit dans la routine quotidienne. On imagine ainsi mal la révolution que fut, au 19^e siècle, **le mouvement hygiéniste progressivement mis en place par des médecins-chimistes**. La découverte des modes de propagation des maladies par des micro-organismes³² a chamboulé la relation au corps. Il faut désormais distinguer les eaux propres des eaux sales, construire un système d'évacuation de ces eaux usées, apprendre aux médecins et au personnel hospitalier à se laver les mains et réhabiliter le bain et les ablutions auprès de la population. Les différents états prennent part à cette question de santé publique et entament des chantiers pharaoniques... pour diffuser ces nouvelles normes de propreté, pour mettre en place les premières campagnes de vaccination, pour assainir les villes avec un réseau d'égouts, pour lutter contre les logements insalubres, le travail des enfants, etc.

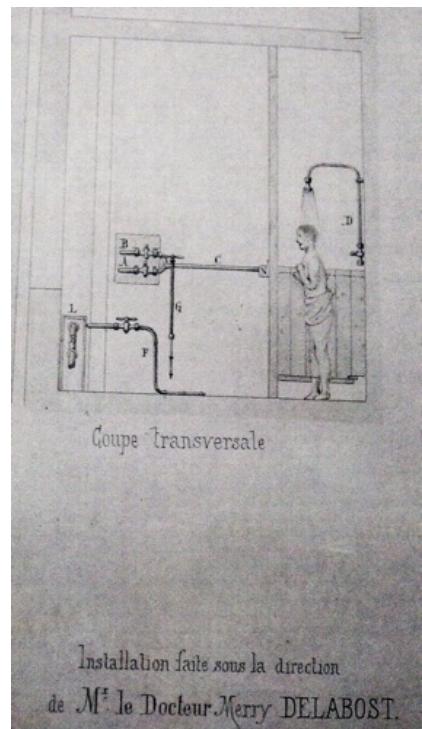
«L'hygiénisme du 19^e siècle influence l'État et s'allie à lui dans une même volonté centralisatrice de la santé publique. Le corps médical et le pouvoir politique s'associent alors dans le but de promouvoir l'augmentation démographique et la préservation de la population pour un accroissement quantitatif et qualitatif de la Nation.» (NOURRISSON et PARAYRE, 2012 : 84)

On s'attaque en premier lieu à des groupes entiers de population, tels que les prisonniers, les militaires, les écoliers, les mineurs de fond et cela dans l'Europe entière :

«En Belgique, au tournant des 19^e et 20^e siècles, les bains-douches dans les charbonnages, au même titre que les bains-douches dans les écoles et que les établissements de bains publics communaux, participent à la création d'**un maillage de dispositifs populaires d'hygiène** de plus en plus fourni. À cette époque, bien que les salles de bains privées demeurent l'apanage des plus aisés, **les normes d'hygiène et d'ablution totale se répandent dans l'ensemble de la société.**» (RICHELLE, 2021 : 74-75)

C'est d'ailleurs un directeur d'un établissement pénitentiaire français, Merry Delabost, qui remit au goût du jour la douche, ne considérant pas la beauté des prisonniers de «sa» prison *Bonne Nouvelle*, mais bien leur état de santé et de productivité :

«Après avoir soumis son idée au directeur Vallet, le docteur Merry Delabost tenta une expérience sur un des prisonniers les plus sales de la prison, choisi parmi ceux qui travaillaient dans l'atelier d'aplatissage de cornes pour la confection des boutons : «les détenus travaillant nus jusqu'à la ceinture, dans un milieu surchauffé et rempli de poussière, ne tardaient pas à prendre l'aspect de véritables nègres». Cette expérience consista à déverser de l'eau chaude, d'un arrosoir tenu par un gardien monté sur une échelle, de façon discontinue sur le prisonnier. Celui-ci se frictionnait énergiquement au savon noir pour enlever toutes les impuretés incrustées dans l'épiderme. Pendant ce temps, les spectateurs, le directeur, le médecin, l'architecte inspecteur du



³² Notamment en 1881, Louis Pasteur et son équipe parviennent à réaliser un vaccin contre le charbon des moutons et Robert Koch met à jour le bacille de Koch, responsable de la tuberculose.

département, quelques gardiens virent la couche de saleté qui recouvrait le corps se diluer, s'écouler de la tête aux pieds, et disparaître. En l'espace de quatre à cinq minutes, avec seize litres d'eau, «le faux nègre était devenu blanc»» (DAJON, 2006 : &3, ainsi que image *supra*)

Et il faudra attendre les années 1930-1960 pour que **chaque famille suisse jouisse de commodités, de sa «propre» salle de bains, toujours dans un but de salubrité publique.** Il est ainsi recommandé d'aérer sa maison une fois par jour, de pratiquer de l'exercice, de ne pas fumer, ni boire de l'alcool, de bien manger, de se laver le corps avec du savon et de se brosser les dents régulièrement (sans que la fréquence ne soit précisée). Les plus riches sont invités à visiter des centres thermaux afin de bénéficier de l'hydrothérapie, et les plus pauvres peuvent se rendre aux **bains-douches, d'autant plus prisés qu'emprunts d'orientalisme;** c'est d'ailleurs par ce biais que «la sensualité et les préoccupations d'ordre esthétique investissent à nouveau la pratique du bain» (LOMBARDO, 2011).

Désormais, la propreté est l'affaire de chacun, tout particulièrement de «la femme gardienne du foyer [est] investie d'une mission réformatrice [...] et responsable de la salubrité dans sa maison» (HELLER, 1980 : 322-323). Si les concepts de «propreté» et de «beauté» ont toujours fusionné dans un imaginaire collectif, la redéfinition du «propre», comme un synonyme de «lavé», de «débarbouillé» et associé à l'eau, ne réapparaît que tardivement.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Ci-dessus, *Lavabos, salles de bain, l'hygiène moderne*, affiche d'Alfred Choubrac (1853-1902), Gallica, Bnf.

2.2.2 Odeur de sainteté et parfums envoûtants

Contrairement aux variations sémantiques à l'œuvre dans le concept de «propreté», les différentes perceptions issues de l'odorat ont toujours été corrélées à une relation spirituelle dans un axe vertical allant de la pestilence la plus innommable aux parfums les plus exquis. En effet, le caractère subtil et éthétré des composés olfactifs en font d'office des messagers de premier rang vers les sphères les plus élevées. Dans une constance remarquable, **les parfums et autres fragrances servent d'abord à communiquer avec les divinités**, à leur demander protection et prospérité en les encensant et, dans un deuxième temps seulement, **à soigner et à purifier le corps**. Ces usages religieux, puis thérapeutiques, ont prévalu des temps anciens à nos jours :

«Dans le monde antique, en Egypte, en Grèce, à Rome, et dans tout l'Orient, les aromates possèdent une fonction non seulement religieuse mais aussi thérapeutique et hygiénique. Autant de pratiques de purification qui ont conduit à la constitution d'une vaste pharmacopée aromatique. Que l'on utilise le parfum pour soi ou à des fins religieuses, il s'agit toujours de bannir ce qui fait horreur dans l'image du corps; les bonnes odeurs purifient. Pour lutter contre certaines maladies contagieuses, on brûle des essences aromatiques, ce qui fait de l'aromathérapie la plus ancienne des médecines.» (DE FEYDEAU, 2021 : 30)

Les expressions «être en odeur de sainteté³³» ou «ne pas pouvoir sentir quelqu'un» possèdent un sens figuratif et désignent un sentiment, un état émotionnel, une intérriorité qui participe au «beau», à la pureté de l'âme, à la perfection. Ce n'est que dans un troisième temps que cette perception jugée «immatérielle» s'est reportée sur la matérialité, le physique, le corps dans ce qu'il a de plus trivial (**à des fins de séduction, de se rendre sexuellement désirable, attrayant**).

Au 18^e siècle encore, les recettes de produits de beauté concernent davantage la santé, la bonne constitution que des normes esthétiques. Les *Secrets merveilleux du petit Albert* (grimoire datant du 17^e siècle et encore largement réédité de nos jours) unissent la magie, l'ésotérisme, les soins, la beauté et l'astrologie dans un creuset unique où il s'agit d'abord de s'assurer de la bienveillance des forces occultes, puis de soigner son organisme et enfin, de lui donner un bel aspect. De la sorte, la fameuse eau de la reine de Hongrie sert moins à paraître jeune qu'à rester en bonne santé :

«Pour faire la véritable Eau de la Reine de Hongrie : vous mettrez dans un alambic une livre et demie de fleurs de romarin bien fraîches, demie livre de fleurs de Poüillot, une demie livre de fleurs de marjolaine, demie livre de fleurs de lavande, et dessus tout cela tours pintes de bonne eau de vie. [...] l'usage de cette eau est d'en prendre une ou deux fois la semaine le matin à jeun, environ la quantité d'une drague, avec quelque autre liqueur ou boisson, de s'en laver le visage et tous les membres où l'on sente quelque douleur et débilité. Ce remède renouvelle les forces, rend l'esprit

³³ Expression attestée après 1650; désigne à son origine l'odeur agréable que certains saints ou bienheureux, appelés myrobyltes (terme issu du grec médiéval μυροβλύτης [myroblýtēs] signifiant «d'où jaillit de la myrrhe»), sont présumés produire miraculeusement après leur mort, depuis leur cadavre ou relique.» (Dictionnaire Historique de la langue française, A. Rey, entrée «odeur»).

net [...], conforte la vue et la conserve jusqu'à la vieillesse décrépite, fait paraître jeune la personne qui en use; est admirable pour l'estomach et la poitrine en s'en frottant dessus.» (*Secrets merveilleux du petit Albert*, 1974 : 224-225)

Idem pour la recette des savonnettes, aux senteurs d'ambre gris, de cannelle, de noix de muscade, d'iris, de santal, de citron, de storax et de clous de girofle, qui servent à rendre agréable (*Secrets merveilleux du petit Albert*, 1974 : 229).



Des odeurs fortes contre la maladie :

au 17^e siècle, le costume du médecin comportait un bec rempli d'herbes aromatiques ou de fleurs, tels que l'ail, la menthe, le camphre, les roses ou les œillets, susceptibles de contrer les effluves des maladies. La baguette en bois servait à toucher les pestiférés sans les toucher. (Getty Images)

De la sorte, **plus une exhalaison est forte**, âcre, **plus elle est synonyme de santé**, de vigueur et de vitalité. Pour le commun des mortels, sentir fort n'est ainsi pas rebutant, bien au contraire et **le fait de vouloir masquer son odeur corporelle n'est que frivolité ou fourberie**. Ces émanations font partie intégrante des marqueurs sociaux et révèlent la part intime, cachée d'un individu. C'est donc toujours afin de se distinguer du peuple que les goûts

aristocratiques évoluèrent en défaveur de certaines odeurs jugées inconvenantes et nauséabondes et au bénéfice de bouquets naturels, souvent à base de fleurs et de fruits. Ces parfums, généralement onéreux et capiteux, servaient ainsi autant à cacher des relents indésirables qu'à se hisser sur l'échelle sociale. Progressivement, **la bourgeoisie et les classes plus aisées, puis les citadins, s'emparèrent de cette étiquette** qui engloba non seulement les personnes, mais aussi leur habitat :

«Les citadins usent abondamment d'eau parfumée, comme l'eau de rose ou de lavande, pour la toilette sèche quotidienne ou dans l'eau du bain, qui se raréfie parmi les habitudes humaines. Durant cette époque également, l'odeur devient «spectacle», objet de désir et de distinction sociale. Au 16^e siècle, le «pomander» voit le jour, récipient pour le musc, l'ambre, les résines et autres essences parfumées. Boule en or ou en argent, il est un accessoire des plus sophistiqués d'origine orientale, souvent incrusté de pierres précieuses et de perles.» (DE FEYDEAU, 2021 : 38)



Exemple d'un pomander allemand de la fin du 16^e siècle, se portant en pendentif ou attaché à un chapelet, à un cordonnet... Une fois ouvert, cet objet précieux laisse apercevoir ses différents compartiments devant accueillir les pommades odorantes, aux senteurs de muscade, de romarin, de cannelle ou d'ambre. Ce parfumoir-bijou servait à embellir la personne, à la protéger des miasmes environnant, à lui assurer une odeur agréable et à indiquer son statut social. Image tirée de <https://musee-renaissance.fr/actualite/les-petits-secrets-des-grands-chefs-doeuvre>.



Pots-pourris, pommes de senteurs (*supra*) ou brûle-parfums participent à cette atmosphère de bien-être et de bien-séance (COCHET, 2001). Ce mouvement d'assainissement, de **régulation des senteurs** se poursuit jusqu'à nos jours³⁴, dans une aseptisation sophistiquée des exhalaisons et «la mise en place d'un lexique plus ou moins stabilisé [comme] chez les parfumeurs» (CAILLEAUX, 2023 : 15). Les termes d'«eau» et d'«effluve», comme par le passé, permettent la visualisation de cette perception invisible, d'une transparence vaporeuse, d'un fluide aérien servant de lien entre soi et les autres mondes. Ainsi, et malgré des connaissances accrues des mécanismes de l'odorat, cette triple fonction du parfum³⁵ reste ainsi inscrite dans notre système de représentations associant les «bonnes» odeurs au Bien, au Beau et les mauvaises, au mal, dans des acceptations aussi bien sacrées que profanes. De la sorte, **l'odeur dégagée par une personne - qu'elle soit naturelle ou artificielle - participe activement à son image, à sa beauté** en agissant directement sur des percepteurs d'autant plus sensibles que largement inconscients.

Mystique

Le nombre impressionnant de parfums et produits de beauté ou d'intérieur contenant le mot «mystique» indique une tendance vers un retour à ce caractère sacré originel. L'odeur se fait ainsi souffle de Dieu, escalier vers le 7^e ciel, clé ouvrant les portes du souvenir et permet la création d'une image personnelle, sophistiquée ou naturelle, mystérieuse, soignée ...

³⁴ Notamment avec la distinction entre l'espace intime et celui personnel, entre le déodorant et le désodorisant.

³⁵ «A Ur, à la fin du 3^e millénaire avant J.-C., l'huile de cèdre parfume les portes, le sol et les jonchées des temples. A Ougarit, royaume influant en Syrie, l'huile de myrrhe est utilisée pour les sacrifices. En Crète, on parfume les vêtements des divinités. Au cours de l'âge du bronze, entre 3000 et 1000 avant J.-C., l'huile parfumée va également s'étendre à un usage profane; elle sert au soin, à la parure, et devient un signe de reconnaissance sociale.» (DE FEYDEAU, 2021 : 9)

2.3 Deux visions de la grosseur

Une autre manière d'observer la beauté est celle consistant à se concentrer sur la masse corporelle. Sans relater toutes *Les Métamorphoses du gras* (VIGARELLO, 2010) des temps anciens à nos jours, nous proposons deux regards distincts opposant profondément «le gras prestigieux au gras honteux» (SCHLIESNER, 2015). Comment cette graisse a-t-elle pu passer d'un statut glorieux à une tare abjecte, que signifie une telle stigmatisation ?

2.3.1 Le bon gras

Deux considérations essentielles doivent être énoncées afin de comprendre l'importance de cette graisse à travers les âges. Tout d'abord, et jusqu'à une époque récente, il n'est pas coutume de décrire un individu en termes de poids, de chiffres, de mesures de tour de taille ou de poitrine. La grosseur relève ainsi d'un visuel, d'une impression, d'un sentiment.

Ensuite, et depuis les temps les plus anciens, l'un des problèmes majeurs de l'humanité est de s'alimenter, de «passer l'hiver» (i.e. de survivre à l'hiver), de combattre la malnutrition. Nul continent, nulle terre n'ont été épargnés par des vagues de famine, le plus généralement liées à des guerres, à des épidémies et/ou à de mauvaises récoltes (cf. ALFANI, 2017). Jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, manger à sa faim était un souci majeur, les rationnements et les carences alimentaires monnaie courante. Des aliments hypercaloriques - comme le Nutella, le Parfait, le bouillon cube Maggi ou le lait condensé - devaient justement pallier à ces manques.



Coupons de rationnement alimentaire en date de novembre 1945 / Musée national suisse

Durant tout le Moyen Age, le «gros» possède ainsi des connotations positives, de bonne santé, de force, de vigueur :

«Le «gros» [...] impressionne. Il séduit. Il suggère aussi : incarnant l'abondance, désignant la richesse, symbolisant la santé.» / «Le gros est rarement objet d'injure dans les siècles centraux du Moyen Age.» (VIGARELLO, 2010 : 19 / 26)

L'homme «fort» est celui qui est bien en chair, qui peut se permettre de festoyer lors de banquets généreusement achalandés, qui a un solide appétit et donc **une bonne santé**; il est joyeux, bon vivant, loyal et généreux. La femme doit être blanche et «grassieuse» (2.1.3), et posséder de jolies formes. Les indications relatives au poids ne sont pour ainsi dire jamais dépeintes dans l'iconographie médiévale. A contrario, **la maigreur est associée à la maladie, à la faiblesse, à la vieillesse**, voire à la mort, à l'avarice ou à la tristesse.

Le «gras» est donc salutaire, donne bon goût aux aliments, protège des famines et du froid et est considéré comme extrêmement utile. Paraître un peu gras.se ou potelé.e, c'est être prospère, avoir des réserves, des stocks salvateurs en cas de disette.

Les exceptions à ce mutisme adipeux concernent principalement les chevaliers qui, par leurs activités, ne peuvent se permettre une trop forte corpulence (pour monter à cheval, guerroyer avec suffisamment d'agilité, de vivacité, parcourir de longues distances, etc.) et les cas extrêmes, où la personne ne peut plus se mouvoir et est incommodée dans ses gestes journaliers. Dans ces cas, le très gros est catégorisé dans les êtres difformes, les monstres (2.1.5).

Ainsi, sur l'échelle des valeurs populaires médiévales, **la corpulence n'est que rarement indiquée et la focalisation sur le «gros» ou le «gras» est méliorative**³⁶. Seul le «très gros», l'obèse paralysé par son excès de masse corporelle, est stigmatisé. Au 16^e siècle encore, *Gargantua*³⁷ (Rabelais, 1535) paraît comme la figure d'un ogre sympathique, d'un glouton joyeux, d'un gourmand plein de vie et de sagacité. Les corps décharnés symbolisent soit une démarche ascétique, soit les effets de disettes et de maladies que l'art macabre a exploité à l'excès, en reproduisant des cadavres vivants, des squelettes dansants³⁸.



Guillaume le Conquérant (11^e siècle), dont la grosseur a été documentée, est représenté en majesté sur la tapisserie de Bayeux et ressemble à ses compagnons, sans que son obésité ne soit représentée.

³⁶ Nous pouvons également penser à l'*engrais* (qui engrasse la terre), à la *grasse matinée* (qui permet de dormir plus longtemps), à la *grossesse* (qui donne la vie), au *gros gibier* (dans le sens de grand), au *gros lot* (dans le sens d'important), en *gros* (en grande quantité), etc.

³⁷ Les phonèmes [gr] - et [grg] - se retrouvent dans un grand nombre de termes associés à l'*ingurgitation* (VIGARELLO, 2010 : 23) comme *gras*, *gros*, *ogre*, *gourmand* ou, dans l'œuvre rabelaisienne, dans *Pantagruel*, *Gargantua*, *Grandgousier*, *Gargamelle*, etc.

³⁸ Images *infra* Wikipedia : *Gargantua*, scène du chapitre 38 imaginée par Gustave Doré (gravure, 1873) / *La Danse macabre* par Michael Wolgemut (1493).

gros, gras = santé,
richesse, force, vie,
abondance

Absence de qualificatifs
Vide descriptif

Grosseur excessive et
maigreur = maladie,
faiblesse, impuissance, mort

+



-



Le commerce de graisses constitue également un bon indicateur de la valeur de ce «gras»; ce dernier ne se cantonnait pas uniquement aux graisses végétales (comme celle de noix) ou animales (comme le beurre, le saindoux, les graisses de volaille, le lard ou le suif), mais également aux graisses humaines qui passaient pour avoir des vertus curatives³⁹ :

«Le diable, dit-on, se servait de graisse humaine pour ses maléfices; [...] les sorcières s'en frottaient pour aller au sabbat. On dit parfois que, pour devenir sorcier, il faut se frotter le corps avec de la graisse de fœtus [...]. A Paris, jusqu'au début du siècle, des cadavres étaient régulièrement volés dans les cimetières pour être livrés aux élèves de médecine : on a pensé qu'il pouvait s'agir d'un commerce de graisse humaine.» (*Le Livre des superstitions*, 1995 : 819-820)

C'est d'ailleurs ces usages diaboliques que condamna l'Eglise, tout comme les excès liés aux bombances, banquets et autres ripailles. **Les premières attaques contre ce «bon gras» vinrent ainsi du clergé** et trouvèrent un socle dogmatique affirmé en la personne de Thomas d'Aquin (1225-1274) qui répertoria les sources du péché en sept catégories. Parmi ces sept péchés capitaux, la gourmandise - ou glotonnerie - est directement reliée au péché originel, celui du fruit du jardin d'Eden, avant même l'orgueil et la désobéissance. Il est vrai que les règles d'ordre monastiques (notamment celles établies par Saint Benoît de Nursie au 6^e siècle) prônaient l'équilibre et la mesure; mais à en juger par le nombre de moines ou de prélates ventripotents et/ou dévoyés, le souci de modération ne devait pas être le seul en cause afin de stigmatiser ces «bonnes chairs». Il s'agit d'opposer un contre-pouvoir fort à celui temporel **en contrôlant toutes les passions, i.e. non seulement la tête et le cœur de ses ouailles, mais également leur ventre**⁴⁰. Ainsi, le calendrier liturgique s'applique-t-il à préciser les jours de jeûne et ceux

³⁹ Ce commerce de graisses humaines s'est poursuivi au moins jusqu'à la fin de l'esclavagisme. Cette pratique ressurgit d'ailleurs encore régulièrement, comme en 2009, au Pérou, où 60 personnes semblent avoir été tuées afin d'extraire leur graisse, ensuite envoyée dans des laboratoires européens de cosmétologie (<https://www.lefigaro.fr/flash-actu/2009/11/19/01011-20091119FILWWW00703-peroutrafic-presume-de-graisse-humaine.php>).

⁴⁰ Notons ici que cette abstinence concernait également la sexualité, le dogme religieux allant jusqu'à imposer les pratiques licites de celles interdites dans un contrôle de la natalité très encadré (CLIVAZ, 2024 : 14-16).



Les Sept Péchés capitaux de Jérôme Bosch (15^e siècle), Madrid, musée du Prado, extrait (Wikipedia).

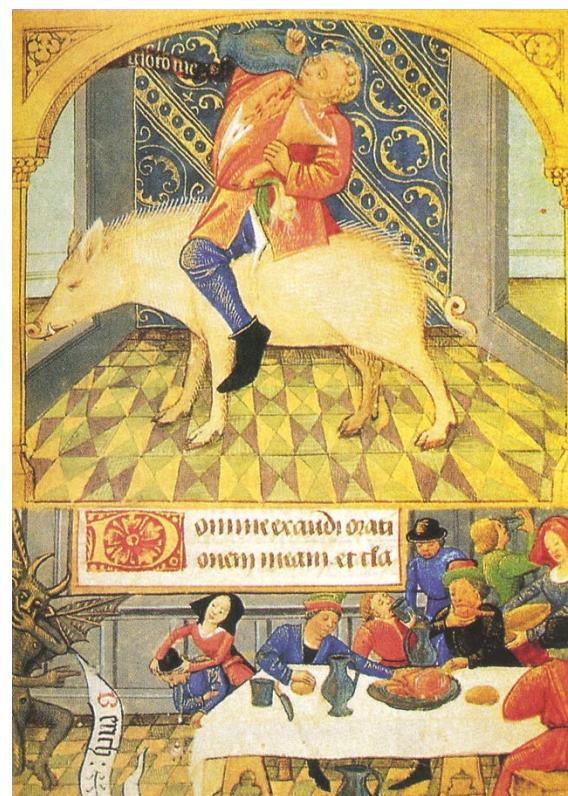
de bamboche, les jours maigres (comme le carême, le vendredi ou la semaine sainte) et les jours gras (comme le mardi gras, Noël ou Pâques). Dès lors, les dodu.e.s, les joufflu.e.s et les replet.ète.s illustrent la figure d'un vice, d'une «tare», considérée également dans son acception de **poids inutile**. Il est ainsi fort logique de voir apparaître à la même époque une nouvelle analogie reliant le gourmand à un animal familier et domestique, le cochon.

Dans cette très progressive modification des représentations collectives, **le glouton bedonnant est associé au porc**, le chevalier élancé à l'ours, les nobles raffinés au lion :

«L'image inédite au début du 13^e siècle, du mangeur abusif chevauchant l'animal [le porc], dénonce un pécheur, plus grossier, plus passif, emporté par le mal dont il est l'objet.» (VIGARELLO, 2010 : 41)

«La gourmandise est indissociable de la luxure, qu'elle favorise, laquelle fait éclore tant d'autres maux qu'on ne saurait ni en rendre compte ni les énumérer. / L'homme qui n'est pas abstinent est pareil à un porc malpropre qui saisit tout dans sa gueule, gardant le groin à terre. Et ceux qui suivent cette voie deviennent paralytiques, lourds, gros, enflés, tout pourris et podagres.» (DELSOUILLER, 2013 : 11)

Au fil des siècles, ce cochon endossera d'autres vices, comme la luxure, la saleté, la vulgarité; depuis, «sale porc» et «grosse truie» incarnent ce qu'il y a de plus bas et vil en l'Homme, cette débauche, ce manque de finesse, cette grossièreté...



Ci-contre, un homme associé au cochon qu'il monte en faisant ripailles, *Livre des Heures*, Poitiers, 1475 in DELSOUILLER (2013 : 20).

2.3.2 Haro sur les gros

Dès la fin du Moyen Age jusqu'à nos jours, l'**image du bon gras se métamorphose pour devenir une forme d'emportement, de non-contrôle, de relâchement à la fois physique et moral.** Cette transformation s'effectue sur le long terme et de manière discrète. Subrepticement, la fille aux larges hanches n'est plus regardée comme celle qui peut enfanter et jouir de grossesses aisées, une belle femme n'est plus cette plantureuse créature aux formes généreuses, la paysanne bien en chair n'est plus synonyme de vigueur et de fertilité et l'homme costaud peut certes dévoiler ses muscles, mais en aucun cas ses bourselets.

L'étude du lexique se rapportant à cette thématique est très enrichissante; par exemple, le terme de «*corpulence*» n'est attesté qu'au 14^e siècle afin de désigner «la taille, la dimension d'un objet, d'un animal», puis «la grandeur et la grosseur du corps humain»; celui d'«*embonpoint*» est encore plus tardif (1528) et signifiait littéralement «être en bon point, être en bonne santé, avoir bonne mine»; il ne prendra son sens dévalorisant qu'au 19^e siècle; l'adjectif «*adipeux*» ne paraît qu'au début du 16^e siècle; l'«*obèse*» est cité en 1825 dans notre acceptation actuelle (CNRTL). Ce champ lexical relativement pauvre à ses débuts croît dans **une explosion néologique et ce, surtout dès le 16^e siècle;** le gras devient *le graisseux* (1532), *le grassouillet* (1680), *le grasset* (1866); *le grossier*⁴¹ du 13^e siècle (ouvrier en métallurgie - fer - travaillant de grosses pièces) se mue en «rustre, inculte, primitif» en 1550 pour signifier «choquant, qui tourne à l'obscénité» à la fin du 17^e siècle (CNRTL). Le suffixe -ard, tout particulièrement, est utilisé dans une visée péjorative, comme dans «*rondouillard*», «*grassouillard*» ou «*goliard*⁴²». Les valeurs amplificatrices (de grandeur comme dans *un gros orage*), intensificatrices (de qualité comme *un gros chagrin*, *un gros bonnet*) ou de totalité (comme dans *en gros*) sont progressivement doublées par ces connotations dépréciatives comme dans *un gros mot* (vulgaire), *un gros rouge* (pour un vin de qualité médiocre), *un gros nez* (qui manque de finesse), etc.

Mais le dénigrement brutal envers les gros s'opéra à partir du 19^e siècle et de la révolution industrielle. Les travaux d'Antoine Lavoisier (1743-1794) ont définitivement attesté la caducité de la théorie des humeurs, en prouvant que l'air n'est pas un élément pur et premier mais est composé de dioxygène et de diazote. Son postulat novateur - *rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme* - assoit les bases de la chimie moderne (en la séparant définitivement de l'alchimie) sur des principes scientifiques. A sa suite, James Prescott Joule (1818-1889) reprend sa vision concernant le concept de «chaleur» en

⁴¹ «Les emplois modernes de *grossier* dérivent d'un sens spécial de *gross* «rude» et d'un emploi de *gross* pour «rustre»; *grossier* signifie «rustre, inculte» (1550 [...]), d'emploi littéral aujourd'hui, et «fait sans finesse» (1555, laine grossière, Ronsard).» (Dictionnaire A. Rey, 2020 : 1638)

⁴² Dans le sens de ««gourmand, glouton, goulu, gueulard, débauché» [...]. Le FEW rattache *goliard* au latin *gūla*, «gorge», devenu *gola* en ancien français.» (ERBÉN, 2017 : 14)

associant la calorie⁴³ (unité de chaleur) au travail, à l'énergie (au joule). Dès lors, le corps humain n'est plus considéré comme un petit univers (2.1.2), en osmose avec le cosmos, mais comme une usine, où chaque cellule est une unité de production transformant une certaine quantité de nourriture en calories selon des lois mathématiques. A la même époque, Charles Darwin (1809-1882) **coupe encore davantage les liens de l'Homme avec son Créateur** en affirmant qu'il n'est pas le fils de Dieu, mais le fruit de l'évolution naturelle (*Origines des espèces*, 1859). Complètement orphelin, l'individu n'est plus qu'une créature parmi d'autres, un animal plus ou moins évolué qui ne jouit plus daucun privilège. Boustée par cette vision mécanique et arithmétique, **cette ère du capitalisme, du nombre et des chiffres crée deux chaînes indestructibles qui vont asservir le gros dans un sinistre carcan : le pèse-personne et l'indice IMC.**



Ci-contre, l'archange Michel tenant la balance des âmes, Guariento di Arpo (1350), Musée civique de Padoue.

Certes, les balances ont de tout temps existé, afin de connaître le poids du grain ou la quantité de toutes autres denrées. Les balances à fléau servent ainsi durant tout le moyen âge à peser, notamment les animaux, et à percevoir les impôts. Par contre, personne n'aurait eu l'idée saugrenue de peser un être humain... à une exception près. Hormis la figuration - non «réelle» - de la pesée des âmes⁴⁴, seules les sorcières ou personnes fortement suspectées de sorcellerie se voyaient pesées sur un grand plateau. En effet, il est précisé dans le *Marteau des sorcières* (*Malleus Maleficarum*⁴⁵, traité de démonologie édité de 1486 à la fin du 17^e siècle dans toute l'Europe), qu'un des signes afin de reconnaître une sorcière est de la peser, car cette dernière, dénuée d'âme, est moins lourde qu'une femme pieuse, ce qui lui permet de voler sur un balai.

⁴³ Nous devons la définition de la calorie au français Nicolas Clément (1824), chimiste et physicien.

⁴⁴ Cette psychostasie chrétienne intervient lorsque la personne décède ou lors du Jugement dernier. Cette croyance reprend celle de l'Egypte ancienne où le défunt est confronté à Maât, la déesse de la Vérité et de la Justice, réalisant la pesée du cœur en déposant sur l'un des plateaux sa plume. Si le cœur est léger, en équilibre avec la plume de la Vérité, Osiris accueille le défunt pour une nouvelle vie dans l'Au-Delà; s'il est lourd, il est emporté par la Dévorante, la déesse Ammot, dont la fonction sera par la suite attribuée à Satan, l'Accusateur.

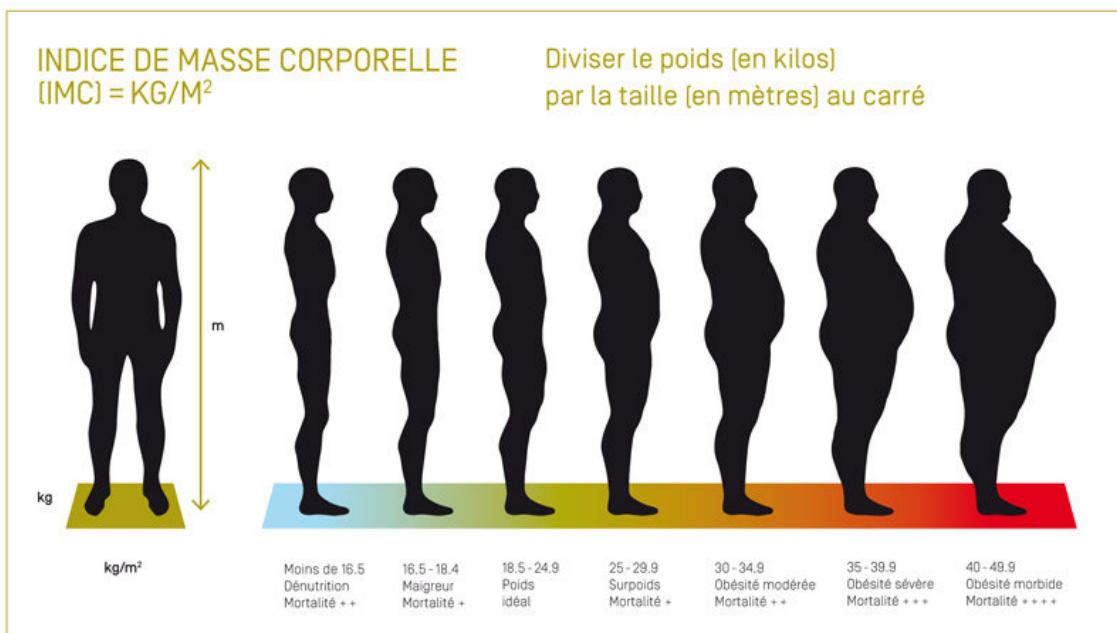
⁴⁵ Cette sorte de manuel à destination des inquisiteurs affirmait notamment que la pratique de la sorcellerie était une activité principalement féminine et ce en raison de la faiblesse constitutionnelle ou du fort appétit sexuel des femmes. Ce bréviaire contre le mal fut un outil primordial dans la chasse aux sorcières, devant permettre de les débusquer, de les capturer, de les juger, puis de les éliminer. On estime qu'environ 40'000 à 60'000 femmes furent ainsi persécutées, torturées et brûlées en Europe, la dernière exécution suisse ayant eu lieu dans le canton de Glaris en ... 1782 (Anna Göldin, par décapitation).



Ci-dessus, un pèse-personnes public dans le métro de Paris, au début du 20^e siècle (les derniers pèse-personnes étaient encore visibles dans les parcs ou devant les grands-magasins jusque dans les années 1970-1980). Image tirée de <https://www.pariszigzag.fr/insolite/histoire-insolite-paris/derniers-pese-personnes-paris-2>.

L'utilisation de balances de Roberval, inventées par le mathématicien éponyme⁴⁶ au 17^e siècle, puis des pèse-personnes publics positionne l'Homme entre les kilos de farine et les bestiaux du marché. A chaque utilisateur est apposé un indice de masse, un poids, un nombre précis.

C'est également un autre mathématicien astronome (le Belge Adolphe Quetelet) qui observa la relation entre le poids et la taille des individus et qui mit au point l'Indice de Masse Corporelle⁴⁷ (vers 1840). Cet outil visait des fins pratiques à une époque où les machines à calculer n'existaient pas encore et où les toutes nouvelles statistiques devaient permettre de mieux connaître «l'Homme moyen», et ce sans considération d'ordre médical ou sanitaire (ci-dessous, l'un des innombrables tableaux IMC, tiré de <https://clickandcare.fr/blog/69-lindice-de-masse-corporelle-imc-de-la-personne-agee.>)



⁴⁶ Gilles Personne de Roberval (1602-1675).

⁴⁷ L'IMC se calcule en divisant le poids (en kg) par la taille au carré (en m²).

Cette formule scientifique connaît un rapide et réel succès auprès des organismes de prévention de la santé publique, car simple et facile d'accès. Dès lors, le poids standard doit être respecté, non seulement à des fins esthétiques, mais également afin de prévenir l'extrême maigreur, le surpoids, l'obésité ainsi que les risques - et les coûts - liés à leurs complications. Les trucs et astuces d'antan (comme les corsets, bandages, ceintures de contention et autres moyens afin de compresser les chairs) pour paraître plus mince ne suffisent plus, d'autant que **la révolution des mœurs de 1968, ainsi que les nouveaux congés payés** (comme les vacances à la plage) **dévoilent toujours plus ce corps qui se doit d'être sculpté, galbé, simplement parfait.** Pour cela, il faut désormais suivre des régimes, contrôler son poids, pratiquer des exercices physiques, maîtriser son corps. Ce diktat de la minceur, diffusé à grands renforts de traités médicaux, de magazines de santé et/ou de beauté, d'acteurs-trices ou de mannequins aboutit à **une grossophobie où le.la gros.se est dénigré.e, stigmatisé.e, discriminé.e.** Et ce d'autant plus que «la pandémie d'obésité est parvenue à maturité» (SCHLIEGER, 2015 : 625) et que la menace du gras s'amplifie⁴⁸.



De Marilyn Monroe à Françoise Hardy, la différence est flagrante : en moins de 30 ans, les formes pulpeuses n'ont plus la côte et la minceur est de mise. Notons également une constante, la réification de la femme via le biais des appellations se rapportant à ses formes, entre FEMME-SABLIER, poire ou planche à repasser.

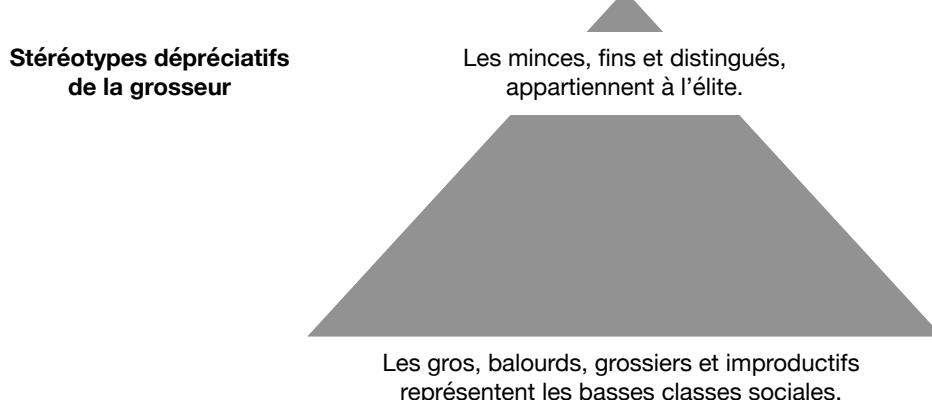
Autre paradoxe tout à fait révélateur de notre société contemporaine : l'écart entre la femme dite «idéale» et celle des rues n'a jamais été autant grand, tout comme celui entre les obèses morbides et les anorexiques. **Ce gouffre traduit un profond mal-être, un déséquilibre grave d'une société consumériste en perte de repères.**

⁴⁸ Images ci-dessus tirées de <https://marilyn-pour-toujours.over-blog.com/article-beaute-genereuse-marilyn-monroe-121124532.html>; <https://www.lefigaro.fr/industrie-mode/francoise-hardy-muse-de-la-mode-malgre-elle-20240612>. Images ci-dessous tirées de https://www.purepeople.com/article/isabelle-caro-mannequin-en-lutte-contre-l-anorexie-est-morte-a-28-ans_a70854/1; <https://www.europe1.fr/international/mexique-lhomme-le-plus-gros-du-monde-va-etre-opere-3321476>.



A gauche, le Mexicain Juan Pedro Franco en 2017 (32 ans) pesant plus de 600 kilos. Il a été opéré depuis et a perdu 300 kilos. A droite, l'actrice et mannequin française Isabelle Caro luttant contre l'anorexie et décédée en 2010 (à 28 ans).

La vision religieuse et moralisatrice de la grosseur (2.3.1) est ainsi omniprésente et «définitivement pensée comme le corollaire d'attitudes individuelles, de traits de personnalité, voire de modes de pensée» (VIGARELLO, 2010 : 11-12). Et à nouveau, la minceur symbolise les classes sociales hautes, sachant faire preuve de contrôle et de finesse, alors que les classes défavorisées (celles où le nombre d'obèses est le plus imposant) représentent l'abandon, l'impuissance, la lourdeur, le manque de volonté...



Heureusement depuis, l'opinion populaire s'est insurgée contre ce genre de représentations d'une pyramide sociale inique et manichéenne. Des auteurs comme Maupassant avait déjà tenté de réhabiliter ces rondeurs; ainsi *Boule de suif* (1879), l'empâtée et vulgaire prostituée du début de la nouvelle, se révèle être la seule belle âme dans un renversement des perspectives permettant de voir, sous la surface physique, la réelle beauté intérieure. Au 21^e siècle, des mesures sont prises afin d'interdire l'embauche de mannequins trop maigres et des défilés de grandes tailles voient le jour; l'IMC, ne tenant compte ni de la masse musculaire, ni de l'âge, ni d'aucune autre spécificité est remis en doute, tout comme l'obsessionnelle utilisation des pèse-personnes ou l'efficacité de régimes aboutissant tous - ou presque - à des effets yoyos délétères.

Désormais, il s'agit de s'accepter tel que la Nature l'a voulu, en aimant ses formes et ses kilos dans une *body positive attitude* et une réhabilitation des gros qui, d'ailleurs, ne peuvent plus être appelés ainsi sous peine de sanction, cette discrimination étant reconnue par la loi⁴⁹. Cette réhabilitation passe également par une redéfinition de l'obésité considérée non comme un relâchement moral ou un vice, mais comme une maladie. La tendance est à la diversité et à l'inclusion dans une *fat acceptance* visant à libérer l'individu de cette vindicte d'un autre âge. Les publicitaires surfent sur cette vague en proposant à la fois des produits minceurs (allégés, écrémés, surprotéinés, etc.) et des campagnes mettant en valeur des beautés atypiques.



2022, la nouvelle campagne publicitaire - *body love* - pour les produits de beauté Dove met en avant la diversité des corps et propose un nouveau regard sur les femmes rondes, sans préjugé, ni honte. Image tirée de <https://www.flair.be/fr/partners/dove-lance-une-nouvelle-campagne-body-love-du-body-shame>

Car dans notre société civilisée, où l'Homme parle de conquérir Mars, à l'heure de l'IA et de Photoshop permettant de grossir, de mincir ou de rajeunir son image en quelques clics, qui se soucie encore de cet aspect physique aussi mouvant qu'évanescence (61) ?

⁴⁹ Notamment française, article 225-1 du Code pénal : «Constitue une discrimination toute distinction opérée entre les personnes physiques sur le fondement de leur origine, de leur sexe, de leur situation de famille, de leur grossesse, de leur apparence physique, de leur état de santé... » (extrait).

2.4 La naissance de la silhouette

Ce quatrième angle se consacre à la silhouette. Nous y retrouvons, tout naturellement, les formes citées *supra*, formes qui englobent de plus les vêtements et autres atours. Afin de ne pas déborder de notre cadre, nous ne considérons pas cette histoire vestimentaire, si étoffée qu'elle mérite un traitement particulier; ainsi, pas de pouf, ni de manche en pagode, mais simplement quelques clins d'œil permettant de visualiser l'évolution de ce concept de sa naissance (2.4.1) à l'ère industrielle (2.4.3), en réalisant un crochet par les sciences naturelles et médicales (2.4.2).

2.4.1 Un nouveau regard

Ce nouveau regard émanant du siècle des Lumières se porte sur l'individualisme, et même sur un individu en particulier : **Etienne de Silhouette**, ministre de Louis XV en charge des finances... de mars à novembre 1759. Sa brièveté est sans nul doute à mettre au «débit» de ses propositions d'économie et d'austérité - notamment afin de combattre la famine - visant à taxer les richesses, mesures qui ne sont pas du goût, mais alors pas du tout, des dirigeants en place. On se moque alors de ce fonctionnaire mesquin, efflanqué, sec et aussi fugace qu'impopulaire. Les quolibets et les railleries enflent jusqu'à **transposer ce patronyme en nom commun, servant à désigner des dessins réalisés à la va-vite**, inachevés, vite établis, vite oubliés :

«Le néologisme a d'abord désigné les dessins «pauvres», les traits ombrés, ceux suggérant les contours les plus cursifs, les plus hâtifs. / Dès lors, tout parut à *la silhouette*, et son nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes portèrent à dessein une empreinte de sécheresse et de mesquinerie. Les surtout n'avaient point de plis, les culottes point de poches; les tabatières étaient en bois brut; les portraits furent des visages tirés de profil sur papier noir, d'après l'ombre d'une chandelle sur une feuille de papier blanc. Ainsi se vengea la nation.» (VIGARELLO, 2012 : 7 / 12)

L'expression à *la silhouette* désigne «des objets faits à l'économie, d'une façon sommaire ou peut-être des ombres passagères, à l'image d'une politique changeante et inefficace» (Dictionnaire A. Rey : 3510). Tout à fait péjorative à ses débuts, la silhouette correspond à un appauvrissement (du trait), un outil marginal et risible, un simulacre d'apparence.

Pourtant, ce jeu - de mots, puis de dessin - devient une véritable mode, à la fois par le résultat ludique faisant apparaître un profil en ciselant à la hâte les contours d'un visage dans du papier et par l'exotisme que ce procédé évoque. En effet, les théâtres d'ombres (ou ombres chinoises) sont très appréciés et le mouvement orientaliste en plein essor; par exemple, les estampes japonaises issues de l'*ukiyo-e*⁵⁰ dépaysent et donnent à voir des vibrations d'un «monde flottant» et éphémère, contrairement aux peintures classiques qui captent la longévité, la fixité, l'immuabilité des représentations.

⁵⁰ Ou monde impermanent.



Kaigetsudô Anchi, *Courtisane avec un chat*, vers 1704-1716, in BAYOU (2011 : 159).

Une nouvelle sensibilité émerge, celle d'une «tentative de captation du quotidien dans ce qu'il a de plus évanescant, dans une attention à l'infime érigé en raison d'être» (BAYOU, 2011 : 156). Loin des grandioses sujets de l'art classique, peignant la permanence de mythes ancestraux ou l'éternelle gloire de héros antiques, l'œil se pose sur une imagerie populaire, certes moins prestigieuse, mais terriblement plus proche, présente, vivante, d'autant plus belle que familière et fugitive.

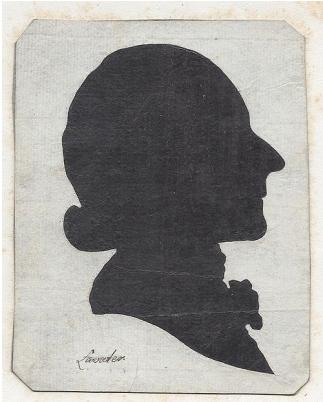
Les diverses techniques servant à l'estampe (comme la gravure sur bois ou la sérigraphie) confèrent à l'image une reproductivité et une instantanéité inédites. **Vivre dans le présent, dans un monde en perpétuel mouvement**, transitoire et grouillant, tel est le nouveau crédo esthétique; l'allure, le mouvement, l'imperceptible, le frémissement, le tourbillonnant...

Car même si la découpe du portrait par un jeu d'ombres et de lumières peut sembler grossière, dénuée de tout détail et de précision, la ressemblance obtenue des contours est parfaite, en tout point fidèle à l'original. Ainsi, cette prédilection pour «se faire découper le portrait», pour ces œuvres à la silhouette représente **une autre manifestation de la naissance de l'individu**, dans ce qu'il a de plus personnel, de plus intime. L'intérêt est tel que le Zurichois Jean Gaspard Lavater invente une machine pour silhouetter (1783) et que des boutiques de silhouetteurs⁵¹ fleurissent, d'abord dans les grandes villes - comme Paris - puis dans les bourgades, dans une lente prise de possession de sa propre image (avant que n'existe la photographie).



Le silhouetteur de Lavater vise à restituer le plus fidèlement possible les contours du visage (image tirée de www.cameramuseum.ch).

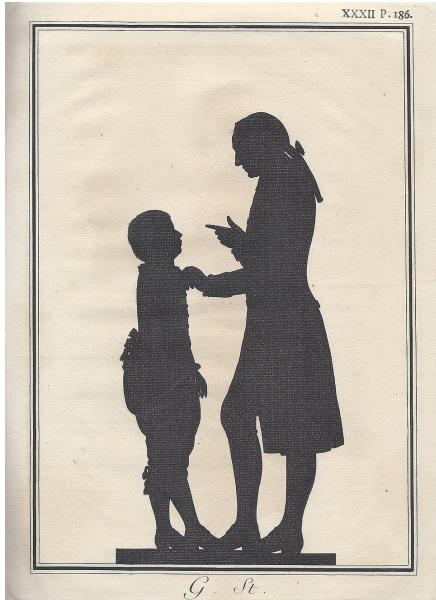
⁵¹ Le verbe silhouetter est attesté dès 1853 par Sainte-Beuve et le nom silhouettage dès 1905 (CNRTL).



Bien évidemment, cet engouement⁵² est amplement critiqué par les «vrais» peintres formés aux Beaux-Arts, qui ne voient dans cette pratique absurde et grotesque que singerie⁵³ et pantalonnade qui feront long feu.

Pourtant, la démocratisation se poursuit, car non seulement ces portraits sont rapides, facilement accessibles (également d'un point de vue

pécuniaire) et terriblement grisants, mais de plus ils révèlent, qu'on le veuille ou non, une vérité implacable dénuée de tout subjectivisme. **Progressivement, la silhouette** - qui se cantonnait à tracer les contours du visage - **s'étend à l'intégralité du corps**, à des silhouettes en pied dotées d'un dynamisme propre, d'une prestance, d'une attitude, d'un allant.



A gauche, le portrait de Lavater par lui-même, vers 1780 (Wikipedia); à droite, Goethe et son fils Fritz von Stein, silhouette gravée par J.G. Lavater, 1776 (Wikimedia). Ci-dessous, une tâche d'encre (N° 3) de Victor Hugo, vers 1830 (tirée de Bnf, Les Essentiels).



La mise en avant de ces ombres coïncide de plus avec **le passage du romantisme au réalisme**, dans une redéfinition des valeurs et des points de vue. Les personnages, ainsi effacés, floutent les repères, inversent les rôles en octroyant au décor la première place, ou sont-ce ces ombres qui constituent le point focal, dans une mise en abîme insondable ? Entre deux mondes, ces silhouettes laissent encore flotter l'imaginaire romantique et l'exaltation des passions sur un arrière-fond de ténèbres mélancoliques, mais témoignent également d'une réalité cinglante, celle de la vérité des faits et de la raison, celle du quotidien sans fard, ni éclat. Telle une bouche d'ombre, cette nouvelle perception est le témoin de la révolution, de la lutte des classes, d'un nouvel ordre moral, d'une société en pleine transformation où tout n'est qu'incertitude, séisme et agitation.

⁵² Vigarello estime l'importance de ces portraits à la silhouette retrouvés dans des inventaires après décès de 18% au 17^e siècle et de 28% au 18^e siècle, alors que les images pieuses régressent (2012 : 17).

⁵³ Le silhouetteur fut d'ailleurs surnommé «le singe», car ne procédant que par reproduction, imitation mécanique, sans valeur artistique ajoutée.

2.4.2 Des savants et des formes

Pourtant, le but premier de Lavater et d'autres physiognomistes avec lui ne vise aucune quête artistique, mais bien des fins académiques. **Il faut dire que le 18^e siècle coïncide à un bouleversement total de paradigme** : la raison remplace la religion, Newton fonde les lois de la gravité et prouve la validité de l'héliocentrisme, Descartes ou Pierre Bayle développent l'esprit critique, la colonisation des territoires apporte de nouvelles «merveilles», les cabinets de curiosités abondent, une nouvelle industrie mécanique voit le jour, des machines à vapeur réduisent les distances, la toute nouvelle électricité promet des lendemains lumineux, etc. Cette démultiplication des connaissances transpose la foi en La Providence à La Science; celle-ci, rigoureuse et suivant des protocoles stricts, ne saurait se contenter de procédés empiriques mais se doit d'être appliquée, éprouvée. En outre, le champ des recherches déborde grâce aux inventions des microscopes, puis des télescopes, qui permettent de découvrir les univers de l'infiniment grand et de l'infiniment petit. Ainsi, la frontière entre la surface et son intérieurité se brise, de nouvelles formes de vie apparaissent, l'importance de certains animaux, comme les insectes⁵⁴, explose, la face intime des plantes se révèle...

Dès lors, s'il est possible de cartographier la Nature dans toute sa diversité, comme le font les nombreux botanistes⁵⁵ reproduisant des phytographies dans leurs herbiers, pourquoi n'en serait-il pas de même pour les êtres humains, qui ne sont que des spécimens⁵⁶, i.e. des «échantillons», des «exemples» (1610, CNRTL) de la richesse du patrimoine vivant ? C'est fort de ce raisonnement que Lavater entreprend son *Essai sur la physiognomonie destinée à faire connaître l'Homme et à le faire aimer*⁵⁷, en 1778, afin de **recenser, de manière expérimentale, tous les types d'individus**, dans une restitution de l'image la plus précise et fidèle possible. Il s'agit de voir sous la superficie l'emprunte de la Nature, l'invisible sous le visible.

La démarche est noble, le projet grandiose, **la physiognomonie** étant «le talent de connaître l'intérieur de l'Homme par son extérieur» (*Essai*, 1915 sur Gallica, Bnf : 22). Le seul bémol est que Jean Gaspard Lavater n'est ni médecin, ni scientifique, mais théologien - pasteur - et que toute son œuvre est placée sous le spectre religieux. Ce «citoyen de Zurich et Ministre du St Evangile» (page de garde), en voulant rendre hommage au Créateur et en étudiant l'Homme créé à son image, va contribuer à inscrire durablement **un raisonnement fallacieux dans les esprits**. Car très vite, les données

⁵⁴ L'entomologie, telle que nous la connaissons aujourd'hui, se développe dès le 18^e siècle en Europe.

⁵⁵ Nous pouvons bien évidemment citer les herbiers de Jean-Jacques Rousseau, de Pierre Bulliard ou de Buffon, tout en notant que l'importance de ce champ de recherches a déjà été signalé à la fin du siècle, notamment par Jean Saint-Lager, un botaniste français, ayant répertorié une grande quantité d'herbiers (SAINT-LAGER, 1886).

⁵⁶ Sur l'invention des espèces et des spécimens, cf. BOORSTIN (1986 : 421-470).

⁵⁷ En version originale : *Physiognomischen Fragmente, zur Beförderung der Menschenkenntniß und Menschenliebe*.

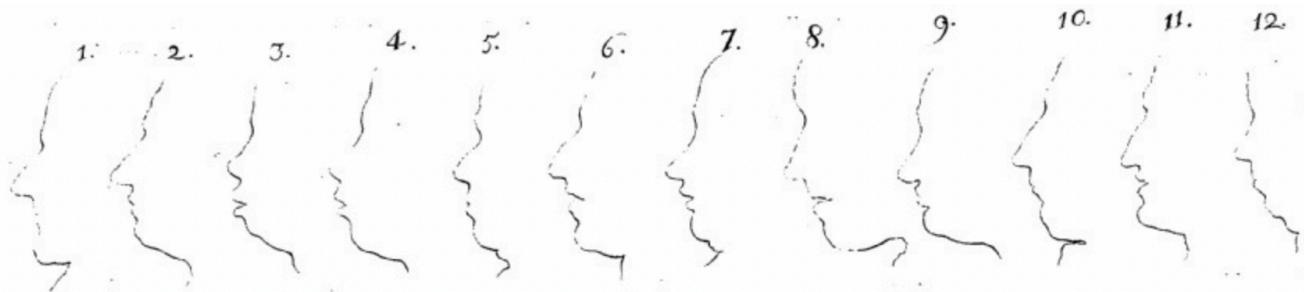


issues de la stricte observation sont interprétées à l'aune des préceptes chrétiens; telle bosse se fait la marque d'une passion, tel trait indique un tempérament colérique, telle largeur de front signifie une noblesse, tel nez aquilin est la preuve d'une perversion, **le vice défigurant la face, la vertu l'embellissant...**

«Ici [image ci-contre], combien de profondeur, de noblesse et de goût - bien moins de rudesse aussi - beaucoup plus de sensibilité, de chaleur & de délicatesse. Tout est plus saillant, plus ferme - cependant plus doux. Le contour seul de ce front, dont le haut est plus cintré que celui du profil précédent, désigne un esprit plus fin, plus flexible - le bout du nez, auquel ordinairement on ne fait pas assez d'attention, quoiqu'il soit très significatif - l'angle que forme la ligne inférieure du nez avec la lèvre d'en-haut - tout exprime un plus haut degré de finesse, de profondeur & d'élevation.» (Extrait de *l'Essai* de Lavater, 1915, Gallica, Bnf, 261)

Cette recherche de catégorisation des différentes

spécificités du profil humain⁵⁸ tourne ainsi à un ouvrage moralisateur, notamment avec les «caractères» qui ne désignent pas, comme ils le devraient, une empreinte, un signe distinctif - comme les caractères d'imprimerie permettant une lecture par ressemblances et typologies - mais un trait de tempérament, la marque de dispositions psychiques particulières. Cette démarche s'inscrit dans la très longue lignée des *Physiognomonica* aristotéliciens ou des théories médiévales des semblables, et le fait de relever le vice et la vertu suivant des critères esthétiques n'a donc rien de novateur. Ce qui l'est radicalement est la manière, présentée comme scientifique, de relever mathématiquement les morphologies dans des calculs d'angles ou de distances rigoureux et d'associer ces résultats «rationnels et infaillibles» à des jugements de valeurs, totalement subjectifs.



«Contours de douze visages d'idiots» in *Essai de Lavater* (1915, Gallica, Bnf : 248)

⁵⁸ Nous retrouvons cette même démarche à un niveau littéraire, avec notamment Balzac et sa *Comédie humaine* (1830-1856), s'appliquant à explorer les groupes sociaux de façon systématique, ou avec Zola et *Les Rougon-Macquart* (1870-1893) qui réalise une autopsie atavique et environnementale d'une famille sous le Second Empire.

Au lieu de magnifier l'Homme dans toute sa diversité, ce mouvement physiognomonique l'enferme dans des cases, des compartiments étanches, des prisons conceptuelles. Désormais, le mal est «scientifiquement» visible, repérable, et **l'être humain est enchaîné à sa nature**, à son caractère, à ses talents⁵⁹. Mieux, cette pseudo-science permet de prévenir le banditisme, de repérer les «criminels nés» (1876) comme les nomme le professeur italien de médecine légale Cesare Lombroso (1835-1909). Fous, meurtriers, prostituées, épileptiques, alcooliques et autres marginaux se retrouvent recensés, catalogués, étiquetés⁶⁰. Craniologie, phrénologie et bientôt génétique doivent venir à bout de tares héréditaires, de violences et de délinquances enracinées sous une forme innée au sein d'individus qu'il est désormais possible d'identifier. Mais, et contrairement à ce qui se faisait, l'extraordinaire, le monstre ou le difforme ne sont pas les seuls sujets dignes d'étude; dorénavant, tous les corps, considérés dans leur intégralité, sont objets d'analyse, lieux d'expérimentations formelles, enquêtes sociales :

«La totale originalité de l'entreprise est de rechercher la diversité des structures physiques non pas dans l'«exceptionnalité» de l'infirmité, mais dans la «normalité» du quotidien : scènes triviales, banales, où chacun est censé exister tel qu'il est, marquant dès lors une singularité jusque-là négligée.» (VIGARELLO, 2012 : 28)



Dans cet ordonnancement conciliant la forme et le fond, les profils permettent de lire les tempéraments, l'observation des flexions et des galbes révèlent les caractères, la fougue ou la discrétion, la franchise ou la dissimulation, etc.

S'inspirant à la fois de Léonard de Vinci, des théories darwiniennes, de la physiognomonie ou des fables d'Esope, Jean-Jacques Grandville est un excellent exemple de cette exploration graphique des morphologies, à la découverte d'*Un Autre Monde* (1844) et de vérités cachées sous la surface du visible. (Grandville, *Déguisements physiologiques*, image tirée de Wikimedia)

⁵⁹ Suivant en cela la parabole biblique des talents ayant fortement influencé cette vision.

⁶⁰ Par exemple, les crânes des malfaiteurs sont identifiables grâce à leurs arcades sourcilières et sinus frontal proéminents, à leur front fuyant, à leur grande épaisseur des os, à leur oxycéphalie, à leur nez déformé, à leur strabisme, à un œil sinistre et faux ou encore à leur barbe rare.» (LOMBROSO, 1887 : 166 / 232)

Au 19^e siècle, la silhouette se transforme donc en une ligne de conduite, d'autant plus que la naissance de la photographie permet de capturer le mouvement, l'instant dans sa véracité la plus pure et brute. Si les ateliers de daguerréotype, puis de photographie, supplantent ceux des silhouetteurs, l'importance de la silhouette ne faiblit pas, bien au contraire. Subrepticement, ce qui devait augurer un nouveau système de savoirs se mue en un mécanisme de sélection, et la science s'associe au politique afin de bâtir des sociétés «modernes», débarrassées de groupes entiers désignés par leurs caractéristiques physiques. Car il n'y a pas que «le voyageur», «le commerçant» ou «la femme mariée» qui jouit de contours définis, mais également ceux qu'on ne veut plus voir, ceux dont la «posture» incommode et nuit aux stratégies gouvernementales. Grâce à ces fondements «scientifiques», des races sont spécifiées, des lois sont édictées, des règlements appliqués à la lettre dans **une nouvelle ère d'eugénisme⁶¹** visant à favoriser les bébés «bien nés⁶²» et à réduire le nombre d'enfants «abâtardis ou dégénérés», notamment par des campagnes de stérilisation forcées.

2.4.3 Ça presse...

La «silhouette» opère donc un glissement sémantique majeur : cette métonymie du nom propre pour l'objet, d'abord anodine et amusante, se métamorphose en syncdoque où le dessin sommaire devient la partie d'un tout beaucoup plus imposant, la forme stylisée d'un type de personnes. Car si Dieu n'ordonne plus le Cosmos, la Science prend le relai en déterminant les contours du déserteur ou du valeureux soldat, de la bonne mère de famille et de la gourmandine, de l'honnête ouvrier et du banquier véreux. Les multiples facettes du paysage social sont ainsi croquées par des dessinateurs et illustrateurs d'un genre nouveau, spécialisés dans le travail à la silhouette, rapide, dépouillé, épuré. **C'est que l'essor de l'imprimerie** et de la remarquable diffusion des imprimés de toutes sortes⁶³ aboutit à une **démocratisation de la «nouvelle» qui, pour le rester, se doit d'être constamment «renouvelée»**. Les innovations techniques s'enchaînent⁶⁴, le prix des quotidiens baisse considérablement permettant à tout un chacun de se tenir in-formé et la soif de nouveautés augmente. Cette information, i.e. mise en forme d'un savoir, se doit d'être rapidement dispensée, populaire, intéressante, passionnante, sensationnelle... **Vite, beaucoup, intensément**, il y a toujours urgence à produire de l'actualité, d'autant plus que la liberté de la presse (vers la fin du 19^e siècle) encourage toutes les audaces.

⁶¹ Notamment aux U.S.A., au Canada, au Royaume-Uni et surtout en Allemagne où le corps médical participa activement à l'idéologie nazie et à l'extermination de millions d'individus jugés «indésirables».

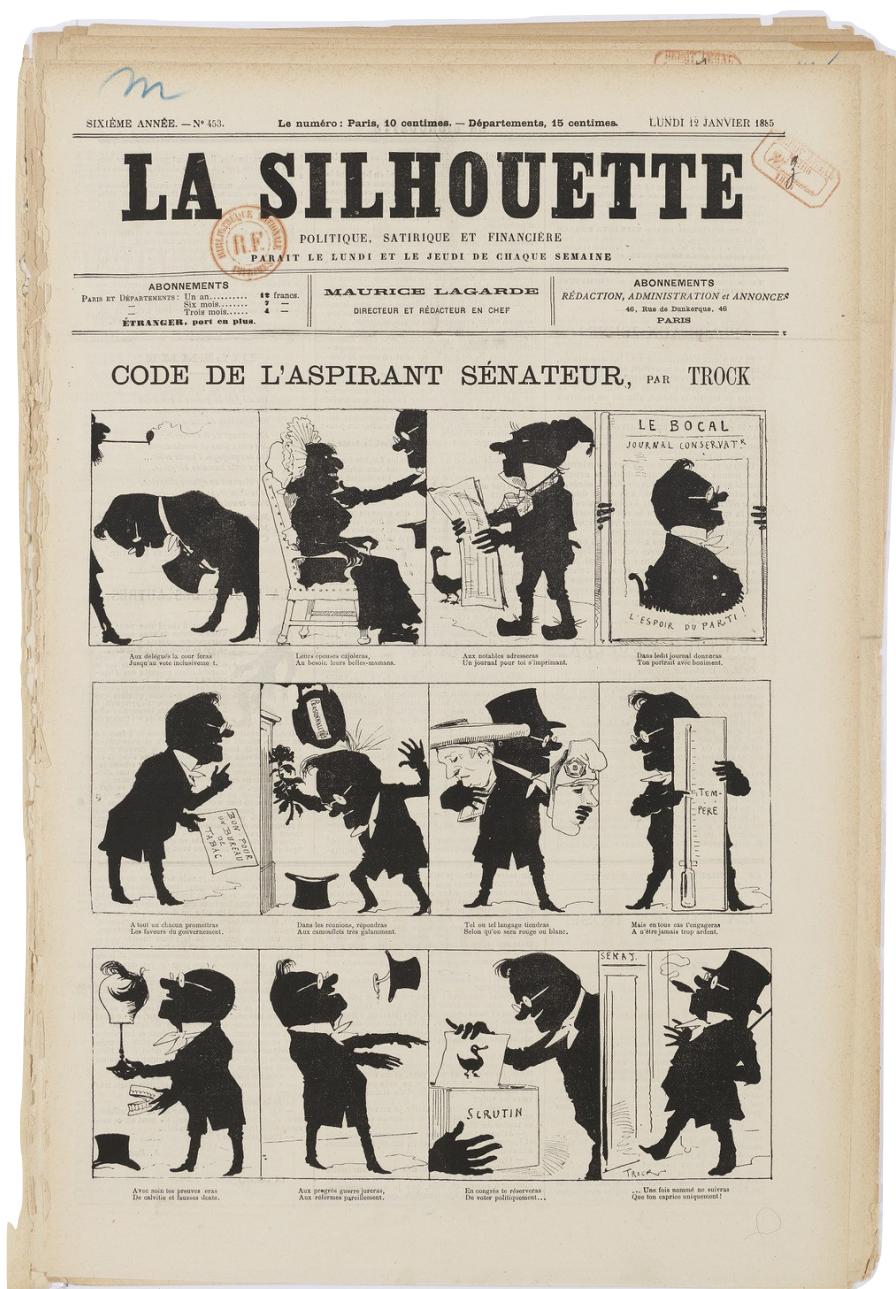
⁶² «Eugénisme : Francis Galton, 1896; à partir du grec *eu-*, «bien», et *genos*, «naissance, origine, descendance»» (CNRTL).

⁶³ La plupart des journaux voient le jour entre la fin du 18^e siècle et le début du 19^e siècle, à l'instar du *Journal de Paris*, premier quotidien français (1777) ou du *Neue Zürcher Zeitung* (NZZ suisse en 1780).

⁶⁴ Comme les presses cylindriques ou rotatives, l'industrialisation de la fabrication du papier, tandis que l'impression monochrome réduit les frais.

L'hebdomadaire parisien *La Silhouette* (du 24 décembre 1829 au 2 janvier 1831) exprime parfaitement cette évolution, avec un sous-titre à ses débuts pour le moins intéressant : *Journal des caricatures*. Le choix de ce nom «**caricature**» (lui aussi nouveau⁶⁵), n'est en rien anodin. Cet illustré faisant la part belle aux lithographies désire, par ce biais, réaliser un «théâtre de mœurs», une satire de la société, notamment grâce aux «**stéréotypes**⁶⁶», ces «imprimés avec des caractères [d'imprimerie] stéréotypés» (CNRTL). Car pour plaire et distraire, tout en produisant en un temps record, rien de tel que la puissance de l'image, la force de silhouettes grotesques, déformées, outrageusement exagérées. **Désormais, ce n'est plus le dessin qui illustre le texte, mais l'inverse.**

Désormais, ce n'est plus le dessin qui illustre le texte, mais l'inverse.



Ce renversement de perspective, **accordant à l'image une primauté absolue**, sera très largement repris dans tous les médias de masse. Dès lors, la ligne, le contour, la forme du corps représentent bien davantage qu'une banale reproduction de la réalité, un réel jugement de valeur, un pouvoir sur les esprits, une entrée directe dans l'inconscient collectif.

Première page du journal *La Silhouette*, en date du 12 janvier 1885. Tous les exemplaires sont disponibles sur Gallica, Bnf (et très intéressants...).

⁶⁵ Nom attesté dès 1740, emprunt à l'italien *caricatura* [...] proprement «action de charger, charge» (CNRTL).

⁶⁶ Nom attesté dès 1796, «cliché métallique en relief obtenu à partir d'une composition en relief originale (caractères typographiques, gravure, photogravure, etc.)...» (CNRTL).

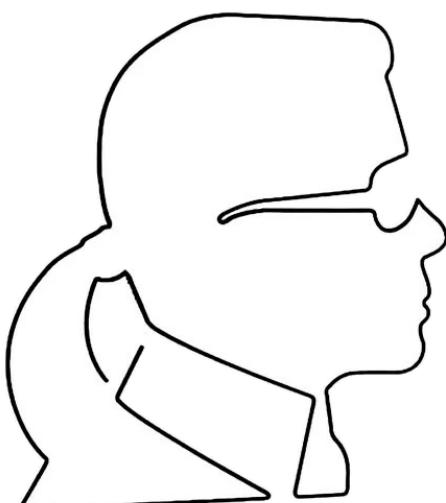
En opérant par un biais allégorique, proposant deux niveaux de lectures parallèles - l'un concret, l'autre abstrait - le sens se dédouble et s'enrichit d'une triple fonction (explicative, didactique et polémique, BONHOMME, 1998 : 74). Le rire des premières silhouettes, réalisées sommairement sur un morceau de papier, laisse ainsi la place à un réquisitoire politique savamment établi, à une fronde, à un combat d'idées⁶⁷.

Parallèlement, les stéréotypes⁶⁸ permettant de produire un maximum d'effets en un minimum de traits, sont naturellement prisés par les dessinateurs d'affiches, puis de réclames et de publicités. En insistant sur l'essentiel et en éliminant le superflu, l'image séduit, choque, interroge, mais ne laisse jamais indifférent. Les corps se dénudent dans une érotisation jouant sur l'attrait sexuel, les contours s'étirent, se raccourcissent, les formes enflent ou mincissent, servant à stigmatiser telle clique, telle pratique, ou à survaloriser un autre groupe. **Désormais dirigé par des stratégies mercantiles, l'usage des silhouettes ne repose sur aucune vérité, si ce n'est celle capitaliste.**

Cependant, son étude permet de visualiser instantanément l'évolution des courants de pensée : par exemple, le macho triangulaire des années 1940 devient cubique grâce au *bodybuilding*; la femme-sphère paysanne adopte la forme d'un S bourgeois, puis se libère de ses corsets et se transforme en I, plus ou moins androgyne; le relâchement des formes dû à l'âge se doit d'être redressé...

La silhouette traduit de la sorte ce nouveau regard - schématisé, stéréotypé - ainsi que cet élan, ce dynamisme, cette trépidation, **cette accélération brutale des idées, la versatilité des opinions, la superficialité des jugements.** De simple jeu, elle est

devenue trait de caractère(s), ligne à suivre, crédo à respecter. Car **l'important pour l'homo sapiens du 3^e millénaire n'est pas d'être, mais de paraître, de garder la ligne, d'entretenir sa forme, quitte à vivre dans l'ombre de soi-même.**



L'Homme résumé à quelques traits, à une seule ligne. Image de la silhouette de Karl Lagerfeld tirée de <https://www.public.fr/karl-lagerfeld-il-était-sa-plus-belle-creation>.

⁶⁷ Il est également intéressant de souligner que le terme «bien-pensant» est attesté depuis 1798 (CNRTL).

⁶⁸ Notons également que les créations de bandes dessinées, telles que nous les connaissons aujourd'hui, datent de cette époque en suivant le même courant de pensée. Ainsi, le Genevois Rodolphe Töpffer propose, dès 1827, une nouvelle articulation entre le texte et le dessin, comme différents actes théâtraux, sous forme de séquences clairement déterminées et séparées.

2.5 Tatouages et identités

Dans notre progression diachronique visant à rassembler les fragments d'une beauté corporelle, nous nous intéressons au «tatouage», un terme apparut tardivement même si sa pratique remonte à des temps immémoriaux. Nous constatons ainsi l'étrange évolution de cet «art» populaire, d'un usage très codifié (2.5.1) à un fait de société (2.5.2), ainsi qu'un rapport à la beauté pour le moins ambigu.

2.5.1 Des marqueurs d'appartenance et d'identification

Notre but n'est point de résumer l'histoire des tatouages à travers le monde, mais de fournir des éléments de réflexion quant à une autre sorte de «beauté». Disons simplement que la momie congelée retrouvée en 1991 dans les Alpes italiennes, et datée de 3'200 ans avant Jésus-Christ, présentait déjà des tatouages, ce qui fait d'Ötzi le premier homme tatoué répertorié. Puis, déplaçons-nous en 1769, sur l'*Endeavour*, le trois-mâts de James Cook, et suivons-le à Tahiti lorsqu'il découvre des autochtones curieusement «bariolés». Contrairement à ce qu'un observateur contemporain pourrait imaginer, le choc ne fut pas tellement de constater ces corps «frappés», mais bien d'observer une telle surface de recouvrement du corps et de telles ornementations :

«Les marques du visage suivent généralement la forme d'une spirale, elles sont gravées et entremêlées avec beaucoup de minutie et de goût. Ils les tracent avec tant de précision qu'on ne voit aucune différence quand tout le visage est tatoué entre un côté et l'autre ; il y en a aussi qui sont tatoués d'un seul côté.» (Commentaire de James Cook, 1770, Tahiti *in* BOIZART, 2021 : 24)



Le «tatouage» tire son étymologie du polynésien *ta tau*, - marquer, dessiner, frapper - terme mentionné à propos de Tahiti dans le récit de James Cook, et de l'anglais *to tattoo*, attesté depuis 1769 (CNRTL).

Ci-contre, dessin d'un chef māori par Parkinson, suite au premier voyage du capitaine J. Cook en Nouvelle-Zélande.

Les tatouages «exotiques», appartenant à des peuplades étrangères, sont très souvent **déscrits sous leur aspect esthétisant**, mettant en avant le savoir-faire et la minutie nécessaires à ces «broderies sur la chair vive⁶⁹».

⁶⁹ BOIZART (2021 : 21), citant Jean-François Lafiteau *in Mœurs des Sauvages Amériquains, comparées aux mœurs des premiers temps* (1724). Cf. BOIZART concernant l'histoire du tatouage et ses rapports à l'art.

Deux regards sur un même procédé se rencontrent dès lors, dans un antagonisme idéologique total. Car en Europe, et de manière générale dans les cultures judéo-chrétiennes, les tatouages sont bannis, car contraires à l'enseignement religieux :

«Vous ne ferez point d'incision dans votre chair pour un mort, et vous ne vous ferez point de tatouage. Je suis l'Éternel.» (Lévitique, 19 : 28) / «Vous êtes les enfants de l'Éternel, votre Dieu. Vous ne vous ferez pas d'incision ni de tonsure [...].» (Deutéronome, 14 : 1)

Bien qu'il soit difficile de retracer précisément ces pratiques, notamment pendant le premier millénaire, nous pouvons dire de manière succincte que cette condamnation prit une tournure tout à fait officielle avec le pape Adrien 1^{er} prohibant (en 787, lors du Concile de Nicée II) tout marquage païen et n'autorisant que de rares tatouages religieux⁷⁰. Dès lors, et jusque vers le 19^e siècle, les tatouages sont considérés comme des marqueurs identitaires, des signes d'appartenance à un groupe social. Pour ne donner que trois exemples :

- Dans l'Antiquité, les esclaves sont marqués, généralement au fer rouge comme le bétail, **afin de signifier la propriété**⁷¹. Cette marque d'appartenance participe à une zoomorphisation, voire à une réification de l'individu qui ne jouit plus daucun droit, même de celui de vivre. D'autres esclaves et prisonniers subissent ce même sort, à l'instar des prisonniers des camps nazis totalement déshumanisés, réduits à un simple numéro (image Wikipedia, à droite). Il est également intéressant de noter que les officiers SS étaient «encouragés» à se faire tatouer⁷² leur groupe sanguin (image à gauche) dans un endoctrinement commençant pour la plupart au berceau; paradoxalement, cette indication qui devait leur sauver la vie les a condamnés lors de leur capture par les Alliés.
- Les tatouages judiciaires et «prophylactiques» participent quant à eux à une série **de mesures préventives visant à punir et à reconnaître le mal** au sein de la société afin de s'en protéger. Le condamné est ainsi châtié sur la place publique, alors que sa flétrissure constitue le symbole permanent et infamant d'actes de délinquance (il s'agit souvent de lettres, comme en France le V pour voleur, VV pour voleur récidiviste, F pour faussaire, M pour mendiant, etc.).

⁷⁰ Tel que l'ichtus, le poisson symbole du christianisme et surtout la croix, servant notamment de signe de reconnaissance lors des croisades.

⁷¹ Le marquage s'opérait principalement sur des zones visibles, tels que «les bras, les mains, le poignet, le cou, le visage, le front ou le sommet de la tête» (EVÈQUE, 2023 : & 6).

⁷² Souvent sous le bras gauche, image tirée de <https://www.curieuseshistoires.net/nazis-ss-tatouages/>.

Il en va de même pour les prostituées fleurdelisées - une fleur de lys étant marquée sur l'épaule gauche - portant à jamais l'opprobre et la vindicte populaire dans leur peau⁷³.

Ci-contre Milady de Winter, personnage des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas (1844), fleurdelisée car ayant séduit un prêtre et étant considérée comme une fille perdue, incarnée à l'écran par Brown Potter, *The Musketeers* (1898)⁷⁴.



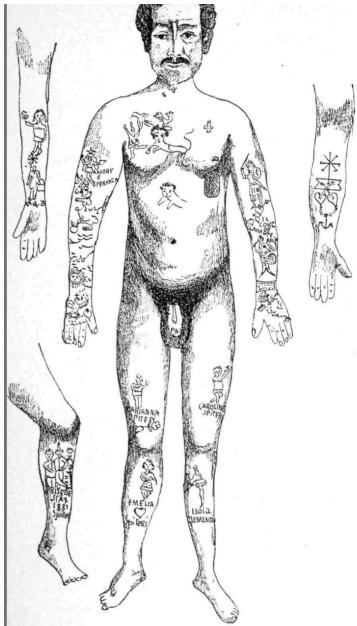
- Contrairement à ces deux premières catégories, où les marques sont infligées de force et de manière pour le moins brutale, **d'autres groupes choisissent d'affirmer leur cohésion et leur identité** par ce biais, comme les marins⁷⁵, les légionnaires ou les criminels. Il s'agit principalement de clans où la force physique et mentale joue un rôle de premier plan et où le tatouage signifie certes **un acte d'appartenance** à un cercle bien distinct, mais surtout **un acte de résistance** (à la fois à la douleur et aux normes établies). Par certains aspects, ces pratiques renouent avec celle de clans tribaux où les scarifications servent d'intronisation, de rites de passage à un âge adulte - ou d'autorisation à intégrer un groupe -, permettant de prouver sa valeur, sa vaillance face à l'adversité. Dans sa tentative de répertorier les criminels, Cesare Lombroso (2.4.2) étudie également les tatouages, tant au niveau de leurs variétés, de leurs positionnements sur le corps, que de leurs significations. Il ouvre ainsi la voie à l'étude d'un véritable langage, d'un code signalétique souvent associé à d'autres idiomes comme l'argot :

«Ils [les tatouage] peuvent, dans une certaine mesure, se comparer aux tatouages tribaux puisque, comme eux, ils ont pour but de permettre à des membres d'un même groupe de se reconnaître. [...] le papillon qui vole [...] est le signe du voleur ou de la bande; l'aigle enlevant une femme, du souteneur; le vampire signifie : les scrupules ne me retiennent pas; la tête de lion : invincible, ne pliera jamais; la tête de tigre : altéré de sang; la tête d'indien : vivre libre ou mourir; la tête de bagnard : *dura lex, sed lex*; la tête de forban avec un cimenterre : respectez mon droit; la tête de mort avec faux et tibias croisés : à bas l'armée. La tête de voyou avec casquette et foulard est l'image du souteneur; la tête d'homme en casquette dans un as de pique, celle du chef de bande ... » (GRAVEN, 1962 : 116)

⁷³ Ces pratiques de scarification sont toujours utilisées par certains proxénètes pratiquant le *branding* (littéralement, le marquage au fer rouge) afin d'affirmer leur pouvoir, leurs possessions et/ou de punir la personne n'ayant pas strictement obéi aux règles.

⁷⁴ Image tirée de <https://www.npg.org.uk/collections/search/portrait/mw249499/Cora-Urquhart-Brown-Potter-as-Milady-in-The-Musketeers>

⁷⁵ Notons également une autre fonction importante du tatouage chez les marins, celle du souvenir (amoureux - figure de la personne aimée ou dédicace coquine -, géographique - des endroits visités -, etc.), la peau se faisant vélin d'un journal de bord.



Ci-contre, tatouages symbolique d'un violateur *in GRAVEN*, (1962 : 136).

Ainsi, les fonctions des tatouages en Europe, et jusqu'à la découverte d'autres expressions tribales de cette pratique par les colonisateurs, sont celles de la reconnaissance, du marquage identitaire et de la fédération⁷⁶. Ces inscriptions sont souvent perçues - ou infligées - comme des mutilations, des châtiments et concernent principalement **les classes inférieures, dégradantes ou transgressives de la société.**

2.5.2 Une quête de reconnaissance

De la sorte, les tatouages orientaux (comme ceux japonais découverts par les Portugais au 16^e siècle) ou polynésiens (au 18^e siècle) viennent brouiller ce regard européen. Entre fascination et rejet, cette nouvelle manière de concevoir la peau comme une toile où écrire son histoire, sa culture, son statut ou sa vision du monde interroge. D'autant plus que ces «curiosités» sont régulièrement associées aux spectacles de monstres (*freakshows*) ou présentées dans des cirques ou des expositions universelles. La symétrie, la finesse et l'élégance de certains motifs permettent d'envisager **ce réel savoir-faire dans la catégorie des arts.**

Une tension s'opère donc entre cette PEAU-PARURE, bijou esthétique revêtu par l'ensemble de sociétés tribales millénaires, et ces marques d'infamie portées par quelques marginaux. Les nouveaux chercheurs en anthropologie criminelle⁷⁷ participent dans une certaine mesure à la fusion de ces deux visions en affirmant que le tatouage est la preuve «d'une primitivité de l'âme, de sauvagerie manifeste, d'une asociabilité, d'une incapacité à intégrer un corps social normé» (VIGUIER, 2010 : & 8). Et c'est justement ce fondement primitif d'une pratique ancestrale qui contribue à modifier les schémas de pensée d'une façon pour le moins paradoxale; car les experts de l'époque, considérant les tatouages sous des angles aussi bien péjoratifs que mélioratifs, voient leurs avis se regrouper autour de ce caractère ancestral, tribal :

⁷⁶ Nous pensons ici notamment aux compagnons dont le tatouage confirmait l'appartenance à une corporation spécifique, les motifs représentés (souvent géométriques ou symbolisant des outils) devant également servir à poursuivre une lignée, un héritage continu de savoir-faire et savoir-être.

⁷⁷ Comme le médecin français Alexandre Lacassagne qui, à la suite de Lombroso, développe les principes de ce qui deviendra les sciences forensiques, ou les docteurs Xavier Francotte ou Emile Laurent, tous deux auteurs d'une *Anthropologie criminelle* (1891 *infra*, 1893 sur Gallica). Pour une optique judiciaire des tatouages et autres flétrissures, cf. SÉGALA (2023).

«Les anthropologistes criminels attachent une haute importance au tatouage chez les criminels. Il y voient **un phénomène d'atavisme, le retour à une pratique propre à l'homme primitif et conservée de nos jours par les races sauvages.** / Il paraît infiniment plus simple et plus vraisemblable de ne voir dans les inscriptions et les barbouillages dont les malfaiteurs se couvrent la peau que **l'effet d'un contact accidentel avec des peuplades primitives;** car c'est surtout chez les matelots criminels que cet usage se remarque.» (FRANCOTTE, 1891 : 104 / 251)

«Il paraît que les hommes de cet état [sauvage], n'ayant entre eux aucune sorte de relation morale ni de devoirs connus, ne pouvaient être **ni bons ni méchants**, et n'avaient ni vices ni vertus. / Voilà les funestes garants que la plupart de nos maux sont notre propre ouvrage, et que nous les aurions presque tous évités en conservant la manière de vivre simple, uniforme et solitaire, qui nous était prescrite par la nature. Si elle nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que **l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé.**» (ROUSSEAU, 1755 : 65 / 41)

Ainsi, les tatouages, qu'ils soient artistiques ou décriés, bons/beaux ou mauvais/laids renvoient à un état initial, à une «nature» originelle qui doit se lire sous ses acceptations plurielles. Jean-Jacques Rousseau insiste de la sorte moins sur un «bon sauvage, nu et innocent», rappelant le jardin d'Eden, que sur la nécessaire question portant sur la nature humaine, la quintessence de l'âme ainsi que sur la critique des sociétés européennes perverties, altérant à leur tour les êtres éloignés de leur point d'équilibre et d'harmonie premier. **Que le tatoué soit synonyme de criminel vicié et malade⁷⁸ ou au contraire d'un HOMME-ENFANT candide issu d'un âge d'or idéalisé, il symbolise la part sauvage et pure dans chacun.e de nous,** le palimpseste d'une histoire et d'une identité commune à l'ensemble de l'humanité.

L'altérité issue de ce choc des cultures et des représentations induites par l'esprit des lumières **débouche sur la nécessaire réappropriation du corps**, ainsi que sur la libération de l'individu désormais affranchi du dogme religieux. Le développement de la rationalisation et de la scientification des pensées a arraché la créature à son Créateur et lui permet de découvrir sa peau comme un bien propre, son corps n'appartenant plus au Corps de Dieu.

Par la suite, cette scission entre la vision religieuse et celle scientifique continue à s'élargir⁷⁹ en même temps que la démocratisation des tatouages à un nombre toujours plus conséquent de personnes. Car non seulement l'individu peut jouir de son corps comme bon lui semble, mais de plus **la pratique de ces marquages devient de plus en plus sûre;** les progrès médicaux en matière d'hygiène et de prévention des infections incitent à cette nouvelle tendance, d'autant plus que le métier de tatoueur se

⁷⁸ Cf. 2.4.2 concernant les causes de la criminalité envisagées sous un angle médical (notamment biologique et héréditaire) ou encore Thomas Hobbes (1588-1679), pour qui l'état de nature pousse l'homme à la guerre ainsi qu'aux pires violences afin de conserver ses acquis (l'homme est un loup pour l'homme).

⁷⁹ Parmi les innombrables avancées des 19^e et 20^e siècles, nous soulignons les travaux d'Albert Jacquard ayant aboli le concept de «race humaine» d'un point de vue génétique et l'ayant transposé à une dimension sociale et/ou psychologique.



professionnalise et se voit soumis à des réglementations⁸⁰. Les outils et matériels servant au tatouage se perfectionnent, passant de la simple aiguille (en os ou en bois aux origines) aux machines à bobine⁸¹, puis aux stylos de précision à aiguilles jetables, tandis que les encres de tatouage, soumises à des contrôles sanitaires, sont de plus en plus stables et durables, plus écologiques, moins allergisantes et résistent mieux au

soleil (aux rayons ultra-violets). La lente et progressive émancipation de la femme, tout comme la libération sexuelle des années 1970, contribuent également à cette popularisation, la gent féminine n'hésitant plus à franchir le pas des «galeries» de tatouage⁸². De plus, les médias (télévision, cinéma, jeux vidéos, réseaux sociaux, etc.) ont joué un rôle actif et essentiel dans **la diffusion, la dédiabolisation, puis la banalisation de cette pratique désormais courante**, se métamorphosant en une mode, puis en un passage normal d'embellissement de soi.

2.5.3 Un phénomène de société

Au 21^e siècle, avec plus de 15% de la population adulte européenne⁸³ arborant au moins un tatouage, **cette pratique est devenue un véritable phénomène de société** que nul ne peut ignorer; dans son entourage, dans la rue, au travail, dans les publicités ou sur les écrans, les tatouages sont partout. Des émissions de télévision comme *Ink Master*⁸⁴ ou *Tattoo Cover, sauveurs de tatouages*⁸⁵ donnent accès à un univers normalement discret, voire secret, dans un esprit de compétition toujours très médiatique. La concurrence toujours plus féroce du milieu entraîne une diversification conséquente de l'art du tatouage et ce à plusieurs niveaux :

⁸⁰ Notons qu'aucune législation n'existe encore en France ou en Suisse, pas plus que des formations spécifiques reconnues afin de devenir tatoueur-euse.

⁸¹ La première machine à tatouer électrique a été brevetée en 1891 par le New-Yorkais Samuel O'Reilly et s'inspire du stylo électrique de Thomas Edison. Image ci-dessus tirée de <https://bobea.net/index.php/2025/02/04/lart-du-tatouage-ephemere-high-tech-nouvelle-forme-dexpression-corporelle/>.

⁸² Bien que les statistiques manquent, on estime que le nombre de femmes tatouées a dépassé (depuis 2018) celui des hommes tatoués.

⁸³ Ces pourcentages oscillent grandement selon les sources, allant de 15 % (taux bas) à plus d'une personne adulte sur 5 (en France) et même à une personne adulte sur deux (notamment en Italie ou en Suède, taux haut).

⁸⁴ Emission de télévision américaine diffusée depuis 2012 aux U.S.A et au Canada, puis en France sous le titre de *Ink Master, le meilleur tatoueur*.

⁸⁵ Emission de télévision française diffusée depuis 2018 sur TFX qui reprend un concept britannique afin de cacher des tatouages indésirables (dits de la honte) en les recouvrant par un nouveau tatouage, généralement trois fois plus grand.

- **La superficie** : le petit tatouage discret, camouflé sous des cheveux ou à l'abri du regard des années 1980, cède la place à des tatouages de plus en plus grands, de plus en plus nombreux, recouvrant une part de peau toujours plus conséquente.
- **Les emplacements** : les choix populaires pour un premier tatouage restent les avant-bras, les poignets et les chevilles, tout comme par la suite, le dos, les cuisses, la nuque, les épaules ou les mollets. Il faut ajouter à cela des effets de mode, comme la tendance actuelle pour les femmes à se faire tatouer sous les seins (*underboob*), en mettant la poitrine en valeur.
- **Les sujets** : même si toutes les thématiques peuvent être représentées, les sujets les plus populaires concernent principalement chez les femmes des motifs floraux ou d'autres images «poétiques» (papillon, cœur, étoile...), et d'autres formes plus martiales chez les hommes, comme les têtes de mort, les dragons et autres animaux liés à la force et/ou à la puissance (lion, loup, ours, aigle, ...). De plus, beaucoup d'écritures permettent également de figer certains éléments clés de la vie de l'individu (prénom des enfants, date de naissance, mots, citations ou messages (*adventure*, amour, *still have hope*, *carpe diem*, *grrl pwr*, pour *girl power*, ...)). Il faut encore ajouter à cela les portraits, les formes géométriques ou abstraites, des tatouages remplaçant les bijoux (bagues, colliers, bracelets, frises) ainsi que cette nouvelle tendance à privilégier des objets du quotidien (comme une épingle de nourrice, un hamburger, un canard, une table surhaussée d'une plante, une clé, etc.).
- **Les styles** : de la même manière, les styles divergent fortement, chaque tatoueur.se se spécialisant dans une forme expressive propre⁸⁶ : tatouages noir-blanc ou en couleurs, réalistes ou reproduisant le style des bandes dessinées (*cartoon*), minimalistes ou très sophistiqués, etc. Dans ce foisonnement artistique, nous relevons un goût marqué pour le style tribal (tels que les tatouages polynésiens faisant la part belle aux lignes géométriques et aux motifs répétés en noir-blanc), les tatouages sacrés (servant à établir une connexion avec le divin et reproduisant notamment des runes celtes, des écritures asiatiques, des talismans, des figures du tarot, etc.), ainsi que le genre dépouillé, tel que *l'ignorant tattoo* désireux de revenir à un style primitif, pur et brut, pouvant faire croire que ces dessins ont été fait par des enfants (volontairement mal faits), dans la lignée de la contre-culture américaine des années 1960.
- **Les procédés techniques** : encore une fois, les techniques de tatouages sont multiples allant de l'aiguille manuelle (*handpoke*) à celle robotisée, avec ou sans ombrage et/ou couleurs, etc. Dans cette multiplicité, nous avons repéré trois innovations qui sortent du lot : les techniques permettant de réaliser des

⁸⁶ Notamment le *old school*, le *new school*, le japonais, le réalisme, le néo-traditionnel, le trash, le manga ou encore l'ornemental pour ne donner que quelques exemples.

tatouages lumineux⁸⁷ (*flash*), invisibles ou connectés. Dans le premier cas, il s'agit d'utiliser une encre spécifique, visible uniquement sous un éclairage à ultra-violet; dans le deuxième, un procédé de cryptographie permet de masquer des informations (comme un message ou une nouvelle image) dans un tatouage (souvent géométrique), lequel peut-être lu-vu via une grille de lecture spécifique⁸⁸. Dans le troisième, **des nano-capteurs sont imprimés ou implantés afin de mesurer différents paramètres physiologiques** (rythme cardiaque, niveau d'hydratation, température, etc.) **et couplés avec un récepteur**, comme un bio-écran épidermique (ou un smartphone), faisant de notre peau un écran d'ordinateur.

2.6 Bodmod et 3^e millénaire

Suite à cette description bien incomplète, nous constatons à quel point l'art du tatouage s'est normalisé, dans une démocratisation englobant un public de plus en plus large, les jugements défavorables à l'encontre de cette pratique s'étant fortement amenuisés et les opinions sur ce sujet fortement nuancées. Ce dernier exemple nous sert ainsi de porte d'entrée à une autre tendance, apparue au 21^e siècle, **celle du bodmod, mot-valise pour body modification**. Encore une fois, même si le fait de déformer ou de mutiler volontairement une partie de son corps remonte à la préhistoire⁸⁹, le 21^e siècle grâce à ses «progrès» technologiques ouvre la voie à des modifications en profondeur de son anatomie, de manière temporaire ou irréversible; *piercing*, *cutting* ou pose d'implants subdermiques, ces automutilations ne concernent qu'un pourcentage restreint de la population dans ses formes les plus extrêmes et sont à corrélérer avec les mouvements transhumanistes et posthumanistes (CLIVAZ, 2021) désireux de créer un nouvel Homme, un être modifié par tous les moyens que la science a à sa disposition :

«À l'aide des avancées de la médecine – notamment des implants et de la chirurgie esthétique – et de pratiques corporelles sophistiquées tels le *piercing* ou le tatouage, ces *body modifiers* cherchent à dépasser la condition humaine. Se saisissant de la technologie et d'une fantasmatique toute prométhéenne, ils s'auto-engendrent, en interrompant la filiation, en défiant la ressemblance humaine et en franchissant la frontière entre le règne humain et [...] animal.» (SCHAUDER, 2017 : &2)

Cette quête du «surhomme» s'incarne principalement en recherchant les pouvoirs et qualités de certaines créatures. La pratique du *split tongue*, scindant la langue en deux afin de posséder la langue bifide des reptiles, la *canthoplastie*⁹⁰ dotant la personne

⁸⁷ Aussi nommés tatouages UV, fluos ou phosphorescents et surtout destinés aux discothèques ou aux *rave parties*.

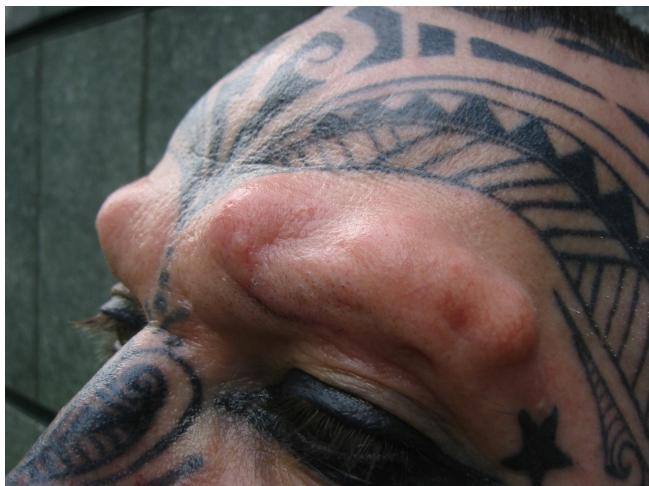
⁸⁸ Reprenant en cela les procédés des lunettes 3D polarisées afin de déceler une autre dimension (vision stéréoscopique).

⁸⁹ Certaines de ces pratiques culturelles sont encore visibles de nos jours, comme chez les «femmes plateau», appartenant au peuple Mursi d'Ethiopie, et dont le plateau labial est un indicateur de beauté et de statut social.

⁹⁰ Mot formé grâce au grec *kanthos* - cintre, coin de l'œil - et *plastos* - sculpté, modelé, façonné.

d'yeux en amende ou encore l'ajout d'implants sous-cutanés afin de rendre les sourcils plus proéminents⁹¹ sont autant de moyens visant à s'attribuer les «pouvoirs» d'un animal (du serpent, du chat, du dragon...).

D'autres préfèrent à cette zoomorphisation une mythologisation en revêtant les attributs d'êtres de légende, certains se faisant limer les canines pour ressembler à un vampire, d'autres se faisant opérer afin d'insérer des implants afin d'obtenir les cornes d'un dieu ancestral⁹², d'autres encore se faisant injecter les cellules souches présentes dans leurs cellules graisseuses afin de rajeunir et/ou de ne jamais vieillir.



Cet art corporel en 3d - associant souvent tatouages, scarifications, implants et prothèses - est fortement décrié en raison de son caractère pour le moins violent et intrusif, mais surtout à cause des risques sanitaires importants auxquels la personne s'expose inutilement. Si ce genre de démarches peut sembler de prime abord le choix d'individus mal dans leur peau⁹³, agissant principalement en réaction à un système et/ou à une société à laquelle ils ne s'identifient pas, il signifie **une réelle volonté d'hybridation et de modification en profondeur de son essence première**. En effet, ce mouvement transhumaniste considère la mort non comme une fatalité, mais comme une maladie à laquelle il faut chercher un remède et vise ainsi à rendre l'Homme immortel, affranchi de toutes considérations biologiques. **Car il ne s'agit pas uniquement de transgresser les normes humaines, mais bien de se soustraire aux lois naturelles inscrites au sein même de notre ADN.** Cette volonté d'auto-engendrement progresse de la sorte d'un inaccessible fantasme à une possible matérialité, via le recours à une surveillance constante des données biomédicales, à des actes chirurgicaux ou à des mutations génétiques rendant le mythe réalité. Il s'agit moins ici de nier tout héritage anthropologique que de redessiner les contours d'une nouvelle espèce, d'un homo cyberneticus où l'Homme désormais augmenté pourra vivre «éternellement». Reste à savoir si ce post-humain démiurge, émancipé de tout dieu et puissance supérieure, saura composer avec cette nouvelle liberté, entre technico-enchantement (GOURINAT et JARRASSE, 2023) et annihilation de sa propre existence.

⁹¹ Image tirée de Wikipedia, entrée «implant corporel».

⁹² Cf. deux cas extrêmes de *bodmods*, la FEMME-TIGRE et le vampire *in SCHAUDER* (2017).

⁹³ Par exemple, les multiples transformations de la Mexicaine Maria José Cristera symbolisent les maltraitances subies étant enfant, la violence infligée à son corps se faisant l'écho des violences endurées dans un combat politique dès lors affiché.

Conclusion

Suivant les cinq sens, nous proposons une conclusion en cinq points afin de rendre saillants certains éléments et paradoxes, dans une synthèse qui pourrait servir de prémisses à une réflexion plus soutenue de cette thématique.

Une beauté insécable

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé... mais nous devons avouer notre défaite cuisante visant à «s'éloigner de considérations morales ou religieuses» (3), car **il est impossible de séparer la beauté physique de celle psychique**. Comme le fond est inextricablement lié à la forme, la beauté corporelle ne peut être comprise et/ou perçue que dans un rapport métonymique à un concept de «beauté» abstrait et fortement polysémique, intimement corrélé à une vision philosophique de l'existence. L'idéal de beauté platonicien - associant cette Idée au Bien et au Vrai - ou la perfection de Dieu sous une optique judéo-chrétienne se traduit par une beauté immanente inscrite dans l'essence même de la Création. De la sorte, la beauté physique ne peut refléter que la surface d'une beauté spirituelle ineffable, l'émotion liée à une perception esthétique servant de porte d'entrée à l'intelligibilité du «sentiment de beau».

Cette croyance universelle accordant à l'Homme une existence plus subtile que celle d'un corps purement organique sert ainsi de trame à ce paysage cognitif où beauté corporelle et beauté divine proviennent d'un même Principe premier. De plus, la vision géocentrique et hermétiste de l'Univers - ordonnant tous les constituants du Cosmos dans un unique schéma générésiaque et eschatologique - nourrit encore ce terreau de représentations collectives millénaire où le Beau est synonyme d'Ordre, de Rectitude, d'Utilité et de Sens. Ainsi, de manière consciente ou inconsciente, notre jugement est codifié par une grille de lecture ancestrale dont il est difficile de s'extraire, d'autant plus que les stéréotypes sont indispensables au traitement cognitif, tant en termes de catégorisation de l'information que de rapidité d'exécution ou de mémorisation. De la blonde, belle mais guère futée, à l'ambigu rouquin ou aux multiples interprétations morphopsychologiques d'un *profil*, les beautés archétypales enchâssées dans notre palimpseste mémoriel ne peuvent être totalement effacées.

Du canon à la bombe

Les critères relatifs au concept de «beauté» suivent logiquement l'histoire de l'humanité et diffèrent d'une époque et d'une culture à l'autre. Néanmoins, et concernant l'Occident, nous pouvons relever quatre grandes lignes de force servant à visualiser de manière synoptique cette évolution :

- **Les canons de beauté antiques**, établissant des standards valables pour l'ensemble d'une collectivité, **explosent dans une diversité de plus en plus mouvante et foisonnante**. Ainsi, les idéaux de perfection - comme la recherche de justes mesures et de divines proportions (*i.e.* de théométrie) - se voient dédoubler par d'autres critères plus souples. Aux figurations de l'Eve édénique ou des dieux de l'Olympe se juxtaposent des beautés moins conventionnelles et plus personnelles. Ce glissement progressif des normes de beauté - imposées par un Corps social unifié à une reconnaissance du corps individuel, considéré dans sa spécificité et son unicité -, doit être lu de pair avec le passage d'une foi en une Vérité objective à la croyance en l'existence de réalités subjectives. De Dieu aux hommes, le concept de «beauté» s'est incarné dans une matérialité protéiforme, certes moins spirituelle mais beaucoup plus accessible.
- **Cette démocratisation de la beauté suit également celle des régimes politiques et se fait le portrait aux multiples reflets des différents statuts sociaux**. L'aristocratie ne détient plus l'apanage de la beauté et la noblesse des traits peut tout à faire se lire sur le visage d'une «vilaine⁹⁴». De plus, la beauté ne concerne plus uniquement le haut du corps et ses parties «élèvées» mais conquiert la taille, les jambes, les fesses, dans une libération des postures et des silhouettes qui rejette toute forme de carcans et/ou de corsets, aussi bien matériels que moraux. Les lumières issues de la Renaissance ainsi que la généralisation des miroirs au 19^e siècle, puis leur totale banalisation (notamment *via* les smartphones) ont renforcé une attention portée sur un physique désormais offert à son propre regard et à sa propre métá-analyse, et ce à chaque minute de la journée. De l'élégance quasi-divine des dirigeants, à la bourgeoisie plus «kitch», puis au grand public aux goûts d'une extrême diversité, chacun.e est désormais autorisé à choisir ses propres normes esthétiques, sa grille de valeurs personnelle sans exclusion, ni restriction.
- **Cette prise du pouvoir par le peuple a donc provoqué un renversement plus ou moins total des perspectives** et la mise à bas de valeurs esthétiques trop intimement corrélées avec des représentations absolutistes; une peau bronzée remplace le teint de

⁹⁴ Environ 1119, substantif «paysan libre» [...] par opposition au bourgeois, habitant de la campagne (CNRTL).

lys⁹⁵, l'embonpoint se transforme en mauvais gras, les cheveux féminins ne sont plus forcément longs, la grâce et le savoir-vivre d'une bonne épouse cèdent le pas à l'émancipation, les hommes peuvent afficher leur fragilité sans perdre leur virilité, les stéréotypes de beauté genrés sont remplacés par une androgynie brisant à la fois la distinction entre les sexes, mais aussi celle entre les castes... La mondialisation et son lot de cultures ainsi que les mass-médias permettent désormais à chaque individu de s'afficher comme il le désire, dans la plus totale liberté d'expression corporelle.

- Cependant, **cet affranchissement de l'étiquette** exhibé par tous les créateurs de mode **ne semble être qu'une façade**, si l'on juge **les nouveaux diktats des influenceurs.euses** qui, sur les réseaux sociaux, dans les journaux, dans la rue ou sur le net diffusent à grand coup d'effets *marketing* les contours de LA Beauté tendance : le mâle métrosexuel doit prendre soin de lui et arborer une chevelure soignée⁹⁶, les «vieux» sont priés de rajeunir, les jeunes adolescents de s'hypersexualiser rapidement⁹⁷, les «gros» de maigrir impérativement⁹⁸ et les femmes doivent suivre les conseils de stars telle que Kim Kardashian afin d'arborer un corps en S et de pouvoir, elles aussi, **devenir une bombe sexuelle... Ainsi, l'injonction à ces nouveaux canons boucle la boucle d'une beauté réglementée, maîtrisée, codifiée.**

La belle laideur

Face à cette nouvelle uniformisation, l'écart aux normes est plébiscité, la reconnaissance de sa différence et d'une personnalité propre revendiquée. La transgression des codes de beauté peut aller jusqu'à la provocation dans une libération anarchiste des conventions que les différentes techniques de tatouage ou de *bodymod* illustrent bien. A contrario, la recherche d'un groupe social dans lequel une identification, i.e. une assimilation est possible peut également justifier ces choix d'«enlaidissement»; de plus, cette belle laideur permet à la fois d'affirmer son existence, de construire son histoire et sa spécificité et de poser les jalons vers un questionnement à la subjectivité d'un jugement d'apparence conditionné, la beauté étant toujours dans l'œil de celui qui regarde; poussée à l'extrême, cette démarche peut devenir mystique, et la capacité à voir la beauté intérieure sous la laideur physique ne concerne alors que quelques initiés. Cette

⁹⁵ Les paysans revendiquant la couleur de leur peau tannée par le soleil, celle laiteuse des ouvriers miniers lors de la révolution industrielle ou encore l'avènement des congés payés et des premiers séjours à la mer ou à la montagne afin de profiter du soleil constituent trois causes probables de cette inversion de perspectives.

⁹⁶ C'est ainsi qu'un nombre croissant d'hommes atteints de calvitie choisissent d'y remédier et de pratiquer des greffes capillaires créant ainsi un nouveau marché, un «chauve business», dont la Turquie constitue la tête de pire (https://www.libération.fr/societe/sante/greffes-capillaires-a-istanbul-le-paradis-du-chauve-business-20241002_JPGD2YYZZFFIXPWXNKS4DIJAU/).

⁹⁷ Même si certains pays comme la France ont interdit les concours de beauté aux jeunes de moins de 16 ans, ces derniers perdurent sur le Web par le biais de concours photographiques, comme sur <https://www.baybee.ch/>.

⁹⁸ La mode du retour à la maigreur se propage via les réseaux sociaux dans un effet #SkinnyTok - incitant à ne plus manger pour maigrir - tout à fait inquiétant pour les jeunes générations.

tendance vise également à englober tous les possibles, à réaliser tout ce qui est matériellement réalisable, à n'omettre aucune expérience sensible. Certains voient dans cette non-beauté une réelle compétence à se remettre en doute, à résister, à découvrir de nouveaux horizons, une réelle force de pensée, d'autres le signe d'un esprit-mouton, suivant les modes sans esprit critique, sans discernement ni respect pour son intégrité physique, dans un non-sens masochiste absolu.

La beauté du diable

Une autre manière d'envisager cette évolution consiste à observer **les rapports de l'individu à son corps; la dichotomie du dogme chrétien** considérant tour à tour le corps humain comme «**prison et matière de l'âme**» (NETCHINE, 2002 : 55), entre vénération et abomination⁹⁹, a longuement conditionné **un fort sentiment de responsabilité** envers ce siège d'un principe supérieur, ce «temple de Dieu» (Saint Paul). Les fards et autres artifices servant à leurrer, à dissimuler la Vérité furent donc considérés comme «malins¹⁰⁰» et la beauté corporelle source de traîtrise et de fausse passion. La femme «fatale» signe la chute de l'homme et il faut fuir les vanités afin de se consacrer aux vraies Beautés spirituelles. Le très progressif déclin de l'aura du clergé, ainsi que l'avènement de l'épistémé scientifique, ont modifié cette vision désormais devenue obsolète. Des idées comme celles accordant à La Nature le don de toujours bien faire les choses, et de ne pouvoir ainsi mettre une belle âme dans un corps laid, ou d'accepter de mortifier son organisme afin de rendre gloire à Dieu sont combattues en vertu d'une justice individuelle et sociale. De plus, le corps humain brise ses liens avec les autres corps célestes et la théorie des humeurs est remplacée par une vision organique, anatomique, biologique et physiologique dans laquelle les puissances surnaturelles n'ont plus leur place. Les erreurs de Dame-Nature ne symbolisent plus la présence de Satan et peuvent être corrigées, les maladies n'incarnent plus le Malin et doivent être soignées, le corps-organisme est transformé, modifié, augmenté, parfois même mutilé selon les désirs d'un Homme libre de ses choix, vénérant la beauté de son corps dans **une nouvelle religion**. C'est ainsi que le **transhumanisme** dicte le nécessaire usage de ses artifices bioniques et techniques géniques, inflige ses nouveaux implants et stigmates, **impose ses idéaux de jeunesse, de performance et d'attractivité**. Et au-delà des croyances et des sciences perdurent des points communs, celui d'une limite entre corps-sacré et corps-massacré toujours aussi floue, celui d'une augmentation manifeste de la violence - même envers soi -, celui d'une beauté réservée à une élite, celle pouvant payer.

⁹⁹ Entre Eve pécheresse et Ste Marie Pureté et Bonté incarnée.

¹⁰⁰ Ici dans son sens premier «qui se plaît à faire le mal», en référence au Malin, au Diable, à Satan (CNRTL).

Le miroir des paradoxes

Cette polyvision permet ainsi de constater de nombreux paradoxes ainsi que des mouvements de balance cycliques :

- par exemple, le 21^e siècle prône d'un côté **une beauté personnelle**, authentique, démocratique, dans une diversité reflétant les spécificités de chaque individu, et de l'autre favorise l'injonction à une **beauté unique, standardisée**, normalisée valant pour chaque groupe social et à laquelle il est «nécessaire» de se soumettre pour *rester tendance*.
- **Ce floutage des perspectives concerne également la notion de «normalité»** dont les tatouages constituent un excellent modèle. Ainsi, le tatouage servant initialement d'identificateur à des groupes marginaux est devenu une normalité, une pratique courante visible dans toutes les couches de la population. L'effet de «monstration» et/ou de différenciation revendiqué à ses origines est donc annihilé par un usage généralisé et une popularisation effective. Dès lors, **l'être d'exception, celui hors normes** tend à se définir comme **celui dont la peau est vierge**, non marquée, la singularité se déplaçant progressivement vers la raréfaction d'un phénomène.
- A la suite de la banalisation des miroirs dans les foyers, celle **des différents outils de mass-médias** - à commencer par la télévision dans les années 1960, puis des téléphones portables dans les années 1990 - a érigé un **regard narcissique**, dont l'auto-centrement permanent aboutit à une sophistication poussée, à une simulation, voire à une mystification. Paradoxalement, **l'écart entre le réel et le virtuel n'a jamais été aussi grand**, les multiples avatars sur le Web, les filtres des innombrables *selfies* ou encore les outils de retouche d'images permettant de renvoyer facilement une image idéale (idéalisée). Cette confusion entre réalité et irréalité n'est pas sans rappeler la fascination pour le «merveilleux», tel que l'a défini la société médiévale, et l'introduction du surnaturel, *i.e.* d'une Sur-Nature, rendant supportable les aléas d'une vie incertaine ou d'un quotidien trivial.
- Cette Super-Nature se voit d'autant plus plébiscitée que la croyance en un «Créateur» se dilue dans un scientisme affirmé. Plus que les nouvelles technologies permettant de modeler presque à l'infini la chair humaine et notre ADN, le rêve de jeunesse et d'immortalité semble désormais atteignable. **Les mouvements queers et transhumanistes, tout particulièrement, redéfinissent les normes d'un corps «désirable» et bouleversent l'ordre naturel millénaire. Le savant-démiurge** s'est ainsi emparé d'une chirurgie réparatrice devant, à ses débuts, rendre une dignité à des soldats mutilés, pour la transformer en chirurgie esthétique, puis en thérapie génique et autres médecines régénératives ne connaissant souvent aucune frontière éthique, le passage du Bien au Mal devenant pour le moins ténu.

- **La recherche de la Beauté devrait servir à accéder à un certain Bonheur**, à une existence sublimée. Néanmoins, les visées commerciales préférant l'«avoir» à l'«être» ont comme effet pervers de **rendre les hommes encore plus mal dans leur peau**, cette quête de la perfection étant forcément inaccessible. En ce sens, il semble bien que le risque de devenir l'esclave de sa propre apparence ne soit pas à prendre à la légère et qu'il ne serait pas tout à fait inutile de diffuser les enseignements du mythe de Narcisse ou ceux des différents courants philosophiques¹⁰¹.
- Ironie de l'histoire, **les individus les plus imbus d'eux-mêmes** ainsi que les plus riches **ont souvent payé cher leur soif de reconnaissance et de prestige** : ainsi, la comtesse Diane de Poitiers s'est intoxiquée en absorbant de l'or, devant lui garantir la jeunesse (20); ainsi, seules les femmes les plus aisées pouvaient acquérir des crèmes au radium devant leur assurer un teint «radieux¹⁰²»; ainsi les «moins fortunés» n'ont pas accès aux implants à but esthétique et n'ont de la sorte à subir aucune réaction immunitaire due à la présence de collagène dans l'organisme, etc. A l'instar de la méchante reine mourant sous les traits d'une sorcière hideuse dans le conte de Blanche-Neige, la recherche obsessionnelle d'une Beauté exclusive aboutit souvent à quelques monstruosités.
- Dans un monde où 25'000 personnes meurent de faim quotidiennement¹⁰³ et où plus de 60 conflits sévissent, **il peut paraître pour le moins superficiel d'accorder quelques priorités au vernissage de ses ongles**, à la grosseur de ses muscles ou à l'éclat de son maquillage...

Ce kaléidoscope déroule ainsi devant nos yeux une «beauté» aux multiples facettes, relatives et ambiguës. La progression figurative de ce concept suit logiquement l'Histoire de notre Humanité et ses différentes formes agissent comme autant de révélateurs des désirs et désarrois de notre société. En ce sens, il est toujours utile d'observer l'évolution d'un idéal esthétique, reflet de notre intimité et porteur de nos rêves et de nos aliénations. La visualisation de certaines lignes de force, ainsi qu'une meilleure compréhension de la complexité de nos schémas représentationnels, constituent un chemin afin de revenir à l'essentiel, à un certain bon sens, au vrai, au BEAU.

¹⁰¹ Nous réaffirmons ici l'importance d'intégrer, même de manière succincte, une initiation à la philosophie dans le cursus scolaire.

¹⁰² Pour ne pas dire «irradié»; par exemple, la firme pharmaceutique française Thor-Radia a produit des soins de beauté contenant du radium et/ou du thorium de 1932 à 1968.

¹⁰³ Une personne toutes les 4 secondes, cf. <https://www.un.org/fr/chronicle/article/chaque-jour-25-000-personnes-meurent-de-faim>.

Bibliographie

Dictionnaires

CNRTL : *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*, en ligne.

Dictionnaire étymologique de la langue française, 1989 : Paris, PUF.

Dictionnaire historique de la langue française, sous la direction d'Alain Rey, 2020 : Lonrai, Le Robert.

Dictionnaire des symboles, 2005 : sous la direction de Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, Paris, Robert Laffont.

Encyclopédie des symboles, sous la direction de Michel Cazenave, 1989 : Paris, La Pochothèque.

FEW : *Französisches Etymologisches Wörterbuch*.

Le Livre des superstitions, Mythes, croyances et légendes, sous la direction d'Eloise Mozzani, 1995 : Paris, Robert Laffont.

Secrets merveilleux du petit Albert, 1974, Lyon, Editions Beringos et Bienné, Editions Erébus.

Thésaurus, Dictionnaire des analogies, 2014 : Paris, Larousse.

ALFANI Guido, 2017 : *Famine in European History*, Cambridge, Cambridge University Press.

* ARROUYE Jean et al., 2000 : *Le Beau et le laid au Moyen Âge*, Presses universitaires de Provence, <https://books.openedition.org/pup/4004>.

* AMALOU Lina, 2023 : *Le Corps tatoué : un espace de narration*, Art et histoire de l'art, <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04482710v1>.

BABOULENE Natacha, 2004 : «Georges Vigarello, Histoire de la beauté / Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours», *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, Paris, Seuil, 293-295.

BARIDON Laurent et GUÉDRON Martial, 2024 : «Voir les monstres : caricature et tératologie en France au XIX^e siècle», *Perspective*, N° 2 | 2, 155-174.

BAYOU Hélène, 2011 : «Du Japon à l'Europe, changement de statut de l'estampe ukiyo-e», *Arts asiatiques*, Tome 66, 155-176.

* BIDEAUX Kévin, 2021 : «Ne plus passer inaperçu·e», Journée des doctorant·e·s 2018 / *Passages et Transgressions*, Université Paris 8 Vincennes–Saint-Denis, <https://univ-paris8.hal.science/hal-03284675>.

BIDEAUX Michel, 2001 : «Les Topoi dans le roman de chevalerie de la Renaissance : l'exemple du premier livre des Amadis», *Homo narrativus*, Presses universitaires de la Méditerranée.

* BOIZART Charline, 2021 : *Le Tatouage dans ses rapports à l'art : histoire, acteurs et pratiques*, Sciences de l'Homme et Société, <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04301775v1>.

BONHOMME Marc, 1998 : *Les Figures clés du discours*, Paris, Seuil.

BOORSTIN Daniel, 1986 : *Les Découvreurs*, Paris, Robert Laffont.

BRAUNSTEIN Florence et PÉPIN Jean-François, 1999 : «Le Monde de l'Antiquité et le corps», *La Place du corps dans la culture occidentale*, Paris, PUF, 17-86.

BREITENSTEIN René-Claude, 2016 : «Les Topoï des éloges collectifs de femmes / La Rhétorique encomiastique», *Les Éloges collectifs de femmes imprimés de la première moitié du XVI^e siècle* (1493-1555), Hermann, ch. 4, (115-166).

* CAILLEAUX Maëlle, 2023 : *Le Parfum et le toucher, une dynamique de sens*, Sciences de l'information et de la communication, <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04426254v1>.

CIPRIANI-CRAUSTE Marie, 2008 : *Le Tatouage dans tous ses états / A corps, désaccord*, Paris, L'Harmattan.

CITOT Vincent, 1999 : «Essence, existence et histoire du beau», *Le Philosophoire*, 7 / 1, 55-128.

CLIVAZ Clara, 2024 : *L'idée de «maison» : architecture d'un modèle puissant de représentations cognitives universelles*, UniFr, <https://www.clart.ch/team-1>.

* CLIVAZ Clara, 2021 : *Robot / Portrait-Robot & essai définitoire d'une espèce en voie d'apparition*, Essai, Université de Fribourg, https://www.unifr.ch/lif/fr/assets/public/articles_clivaz/Essai_Portrait-Robots_2021_C3.pdf.

CLIVAZ Clara, 2019 : *Les Métaphores du cancer ou la guérison maux à mots / La force du psychisme face à la maladie*, Berne, ClarTEditions.

COCHET Vincent, 2001 : «Odeurs intérieures, atmosphères parfumées aux 17^e et 18^e siècles», *Histoire de l'art, Parure, costume et vêtement*, N° 48, 39-52

COLLECTIF, 2019 : *Les Représentations du monde*, Paris, Flammarion.

COLLECTIF, 2018 : *Comment regarder les monstres et créatures fantastiques*, sous la direction de Martial Guédron, Paris, Editions Hazan.

COLLECTIF, 1998 : *Vivre au Moyen Age*, Paris, Editions Tallandier.

* CONTI Marc, DESBREST Amalia et ROZANÈS Simon, 2023 : «Le Moyen Âge, fabrique de stéréotypes ?», Essais, <https://journals.openedition.org/essais/12464>.

DAJON Hervé, 2006 : «La Douche, une invention d'un médecin des prisons, le docteur Merry Delabost», *Criminocorpus en ligne*, <https://journals.openedition.org/criminocorpus/2006?lang=en>.

DE FEYDEAU Elisabeth, 2021 : *La Grande Histoire du parfum*, Paris, Larousse.

DE RAYMOND Jean-François, 2000 : «La Beauté morale», *Laval théologique et philosophique*, 56 / 3, 425–437.

DELSOUILLER Marlène, 2013 : «Trop boire et trop manger : l'iconographie de la glotonnerie dans l'enluminure des 14^e et 15^e siècles», *Représentations et alimentation : arts et pratiques alimentaires*, Actes du 138^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, «Se nourrir : pratiques et stratégies alimentaires», Rennes, 9-23.

DUBOST Francis, 1991 : *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale*, en 2 tomes, Paris, Librairie Honoré Champion.

DUFOUR Danny-Robert, 2018 : «Du vrai, du beau, du juste et du bien / Hypothèses sur le déclin des idéaux de la culture occidentale», *Revue du MAUSS*, 51 / 1, 147-176.

DUFOUR-MAÎTRE Myriam, 2008 : *Les Précieuses / Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion.

DUPERREX Matthieu et DUTRAIT François, 2011 : «Qu'est-ce qu'un monstre ?», *Enfances & Psy* / 2 N° 51, 17-24.

Eco Umberto, 2004 : *Histoire de la beauté*, Paris, Flammarion.

* ERBÉN Tova, 2017 : *Une Étude diachronique du suffixe -ard / Un examen du sens de quelques mots médiévaux*, Stockholm Universitet, <https://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:1140701/FULLTEXT01.pdf>.

- * EVÈQUE Ralph, 2023 : «Surveiller et punir / La pratique du tatouage dans l'antiquité gréco-romaine», *Droit et cultures*, <https://journals.openedition.org/droitcultures/9149#quotation>.
- * FRANCOTTE Xavier, 1891 : *L'Anthropologie criminelle*, Paris, Librairie J.-B Baillièvre et fils (Gallica).
- GOURINAT Valentine et JARRASSE Nathanael, 2023 : «Le mythe du cyborg : techno-enchantement, récits héroïques et promesses de réparation technologique du corps» *& Interrogations ? Revue pluridisciplinaire de sciences humaines et sociales*, 1-14.
- GRANDJEAN Clément, 2022 : *Swiss Tattoo / Le graphisme dans la peau*, Lausanne, Helvétia.
- GRAVEN Jean, 1962 : *L'Argot et le tatouage des criminels / Etude de criminologie sociale*, Histoire et société d'aujourd'hui, Neuchâtel, Editions de la Baconnière.
- GRIMAUT Jacques, 2016 : *Comprendre le nombre d'or sans les mathématiques, ou comment l'univers fonctionne en harmonie*, CreateSpace Independent Publishing Platform.
- GUÉNON René, 1962 : *Symboles de la Science sacrée*, Paris, Gallimard.
- GUERREAU-JALABERT Anita, 2015 : «Occident médiéval et pensée analogique : le sens de spiritus et caro», *La Légitimité implicite*, Éditions de la Sorbonne.
- * HAAS Bruno, 2021 : *Le Beau et ses traductions*, Paris, Éditions de la Sorbonne, <https://doi.org/10.4000/books.psorbonne.94957>.
- HELLER Geneviève, 1980 : «Une stratégie : la propreté comme valeur de la vie quotidienne», *Cahiers de géographie du Québec*, N° 24 / 62, 321-326.
- HÜE Denis, 2013 : «Le Corps de l'Homme, petite histoire du microcosme», *Corps et encyclopédies*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- JEANGUENIN Gilles, 2019 : *Histoires de diables, ou comment s'en débarrasser*, Paris, Salvator.
- KAPPLER Claude-Claire, 1978 : «Le Monstre médiéval», *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 58^e année, N° 3, 253-264.
- LAKOFF George et JOHNSON Mark, 1985 : *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- LA SOUCHÈRE Marie-Christine de, 2016 : *Les Sciences et l'Art*, Paris, Editions Ellipses.
- LOMBARDO Davide, 2011 : «Se baigner ensemble / Les corps au quotidien et les bains publics parisiens avant 1850 selon Daumier», *Histoire urbaine*, N° 31 / 2, 47-68.
- LOMBROSO Cesare, 1887 : *L'Homme criminel*, Paris, Ancienne Librairie Germer Baillièvre et Cie, Félix Alcan Editeur.
- MARTIN-LAVAUD Virginie, 2013 : «Le Monstre : une altération esthétique pour penser l'humain», *Topique*, N° 122 / 1, 83-91.
- MEISNER Gary, 2023 : *Le Nombre d'or / La divine beauté des mathématiques*, Paris, Dervy.
- MÉNARD Philippe, 1979 : *Les Lais de Marie de France*, Paris, P.U.F.
- MÜLLER Elise, 2024 : «Le tatouage comme illustration transcendante du stigmate», *Les Politiques Sociales*, 2 / 2, 36-46.
- NETCHINE Serge, 2002 : «La beauté du corps : un enjeu polémique», *Champ psychosomatique*, N° 26 / 2, 53-65.
- NOURRISSON Didier et PARAYRE Séverine, 2012 : «Histoire de l'éducation à la santé à l'école : une lente et complexe ascension (18^e-21^e siècles)», *Spirale, Revue de recherches en éducation*, N° 50, 81-94.
- OBADIA Claude, 2013 : «Les Beautés de Platon», *Le Philosophoire*, 39 / 1, 231-239.
- PENNELL Audrey, 2018 : «Miroir de la beauté et miroir des vices : luxure et transgression dans les représentations de l'otiositas féminine à la fin du Moyen Âge», *Questes*, N° 37 (69-86).

- PENROSE Roger, 2011 : *Les Deux infinis et l'esprit humain*, Paris, Flammarion
- PENROSE Roger, 2007 : *A La Découverte des lois de l'Univers : la prodigieuse histoire des mathématiques et de la physique*, Paris, Odile Jacob.
- POMPEO FARACOVI Ornella, 2004 : L'Homme et le cosmos à la Renaissance», *Diogène* / 3, N°, 207 (64-71).
- RICHELLE Sophie, 2021 : «Ce que «se laver» signifie : histoire de pratiques et d'expériences / Le cas des bains-douches des charbonnages belges (1911-1950)», *Le Mouvement Social*, N° 275 / 2, 73-92.
- * ROUSSEAU Jean-Jacques, 1755 : *De l'Inégalité parmi les hommes*, Paris, Librairie de la bibliothèque nationale (Gallica).
- SAINT-LAGER Jean, 1886 : «Histoire des Herbiers», *Annales de la Société botanique de Lyon*, Tome 13, Notes et Mémoires, 1-120.
- SCHAUDER Silke, 2017 : «Le Devenir tigre de Dennis Avner, le devenir vampire de Maria José Cristerna : analyse de deux cas extrêmes de bodmods», *L'Humain et ses prothèses*, édité par Cristina Lindenmeyer, CNRS Éditions.
- SCHLIESNER Jean-Louis, 2015 : «Du Gras prestigieux au gras honteux : histoire médicale de l'obésité», *Médecine des maladies métaboliques*, Volume 9 / N° 6, 625-631.
- SÉGALA Solange, 2023 : “«Lâme du juste se sert du corps comme d'un outil ou d'un instrument». L'intérêt des juristes pour le tatouage, entre médecine légale et pratique judiciaire (19^e-20^e)”, *Droit et cultures*, <https://journals.openedition.org/droitcultures/9093?lang=en>.
- SKINNER Stephen, 2007 : *Géométrie sacrée / Déchiffrer le code*, Epinal, Editions Vega.
- TARRAGONI Federico, 2018 : «L'Avènement de l'individu moderne», *Sociologies de l'individu*, La Découverte, 13-34.
- VERDON Laure, 2019 : «L'Amour courtois a permis la promotion de la femme», *Le Moyen Âge*, 10 siècles d'idées reçues, Le Cavalier Bleu, 149-158.
- VIGARELLO Georges, 2012 : *La Silhouette du 18^e siècle à nos jours*, Paris, Edition du Seuil.
- VIGARELLO Georges, 2010 : *Les Métamorphoses du gras / Histoire de l'obésité*, Paris, Editions du Seuil.
- VIGARELLO Georges, 2004 : *Histoire de la beauté / Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Paris, Seuils.
- VIGARELLO Georges, 1985 : *Le Propre et le sale / L'hygiène du corps depuis le Moyen Âges*, Paris, Editions du Seuil.
- * VIGUIER Emma, 2010 : «Corps-dissident, Corps-défendant / Le tatouage, une «peau de résistance», *Amnis*, <https://journals.openedition.org/amnis/350?fbclid=IwAR2yKy1JzJbtpUA0C0beZl100v958vu5JFAszST7-yAFE7MWSblCbw5aSSg&lang=en>.
- ZINK Michel, 1984 : «Le Monde animal et ses représentations dans la littérature du Moyen Âge», *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 15^e congrès, Toulouse, 47-71.
- ZUMTHOR Paul, 1972, *Essai de poétique médiévale*, Paris, Editions du Seuil.

Nous remercions chaleureusement **Mme Evelyne Pomi** pour sa relecture pointue, sa vision optimiste et pragmatique et ses encouragements constants.